Vladimir Grigorieff

Philo de base

© Groupe Eyrolles, 2003 pour la présente édition, ISBN 2-7081-3502-3



Chapitre 1 :

Le miracle grec

Chapitre 1 : Le miracle grec

Il y a de ces petites phrases qui font rêver et en lesquelles se résume pour beaucoup ce qu'il reste d'une instruction dite obligatoire : « l'Égypte est un don du Nil », « le miracle grec ». Il y eut d'autres « miracles » sans doute, mais pour l'Occident que nous sommes, et que le monde rencontre, envie et repousse, c'est bien là le début d'une longue histoire. Celle de la pensée à se dégager de l'emprise des mythes et des dieux, à poser tous les problèmes sur le plan rationnel, à inventer une philosophie éthique et une science politique.

Comment le monde a-t-il été créé, comment se poursuit-il ?

Qu'en est-il de la justice et de l'ordre dans la cité ?

Et tout se passe comme si, déjà, dès le début, un même scénario se mettait en place qui reprendrait, mutatis mutandis, tout au cours de l'histoire.

Dans le premier temps un bouillonnement de mythes, d'images, de représentations, comme une sorte de coup de force dogmatique qui, à défaut de prouver, affirme. Et ce sont les **présocratiques** avec leurs cosmogonies et leur obéissance aux décrets arbitraires des dieux dont tout est signe.

Dans un deuxième temps, le refus de ces grandes envolées qui affirment plus qu'elles ne prouvent, et un repli sur soi, sur l'homme, qui devient « la mesure de toute chose ». La certitude est impossible, tout est relatif, la nature n'est pas connaissable, il n'y a de loi que de convention, le caprice et la volonté de puissance y ont part. Et ce sont les **sophistes** avec leur scepticisme intellectuel et leur subjectivisme moral.

Puis, dans un troisième temps, vient celui qui dépasse à la fois le dogmatisme des uns et le nihilisme des autres pour, dialectiquement, fonder une connaissance par la science et surtout s'efforcer de donner une base solide à l'éthique, tant il est vrai que les discussions stériles sur la morale sont plus dommageables à l'homme que les discussions spéculatives sur la nature. Et c'est **Socrate** qui, fils de la sage-femme, « accouche » les esprits en les conduisant à trouver eux-mêmes les vérités qu'ils portent en eux (*maïeutique* est le nom de cette méthode), dans le même temps qu'il « ironise », disant le faux pour qu'on devine le vrai.

Aux alentours du V[e] siècle avant Jésus-Christ, au moment où en Inde naît avec Siddharta Gautama (surnommé Bouddha, ce qui veut dire l'Éveillé) le bouddhisme, et en Chine avec Kong Tzeu (Maître Kong, latinisé en Confucius) le confucianisme, et où en Babylonie et dans le royaume de Juda la loi de Moïse et les appels des Prophètes fortifient la vocation propre d'un petit

© Eyrolles Pratique

peuple singulier, le miracle grec marque pour nous, dans le bassin méditerranéen, cette « mer grecque », l'âge classique de « notre » philosophie dont la plupart des questions, sinon des réponses, sont aujourd'hui encore les nôtres.

Les présocratiques

Pour la plupart des philosophes présocratiques, nous ne disposons que de témoignages sur leurs opinions, et, très rarement et de façon toujours lacunaire, de textes propres.

Pythagore — VIe siècle av. J.C.



Né à Samos (île grecque de la mer Égée), il aurait vécu à Crotone (Italie du Sud).

Personnage quasi légendaire, dont on ne sait avec certitude pratiquement rien. Il n'a rien écrit. Il passait pour astronome et on lui attribue la démonstration du théorème qui porte son nom (**théorème du carré de l'hypoténuse**).

Il croyait en la **métempsycose** (une même âme peut animer successivement plusieurs corps) et voyait dans les nombres le principe de toute chose, les lois de l'univers.

Il eut de nombreux disciples et de nombreuses associations, suivant une discipline de vie très ascétique, s'inspirèrent de sa doctrine. On parle donc, dans les témoignages que nous avons, beaucoup plus des pythagoriciens que de Pythagore lui-même.

Citons le début et la fin des *Vers d'Or* (en tout deux pages), qui ne sont certainement pas de lui mais qui traduisent l'enseignement moral donné dans les cercles et instituts pythagoriciens.

Tout d'abord vénère les dieux, selon le rang qui leur est attribué, respecte ta parole et honore les nobles héros et les génies souterrains; tu accompliras, ce faisant, ce que prescrivent les lois...

© Eyrolles Pratique

Si tu négliges ton corps pour t'envoler jusqu'aux hauteurs libres de l'éther, tu seras un dieu immortel, incorruptible et tu cesseras d'être exposé à la mort.

Pour les pythagoriciens **le monde semble bien être partagé en deux régions** : la région **céleste** où les corps formés d'éther (le cinquième élément = la quintessence) sont incorruptibles et la région **terrestre** où tout est sujet au changement, à la corruption, à la naissance, à la mort.

L'École ionienne

« Ce qu'a laissé l'École (ionienne)[1] en résultats positifs : peu de chose, on pourrait presque dire : rien. Ce qu'elle a ébauché et légué comme esprit, méthode, pensée : tout ; l'Ionie a fondé une science qui est devenue notre science occidentale, notre civilisation intellectuelle. Elle est la première réalisation du miracle grec et elle en est la clef. » (M.A.Rey, *La Jeunesse de la Science grecque,* cité dans *Les Penseurs grecs avant Socrate,* de Jean Voilquin, p. 45)

THALÈS DE MILET [2] — VIe s. av. J.C.

Contemporain de Solon et de Crésus.

Sa doctrine est un **premier essai de « philosophie de la nature »**. Il n'existe pour lui qu'une seule substance, **l'eau**, dont procèdent tout aussi bien la terre, l'air, le feu que tout ce qui vit.

Aristote le considère comme le premier philosophe ionien et Cicéron dit de lui dans *De la Nature des dieux :*

Thalès de Milet, qui, le premier, a traité ces questions, dit que l'eau est l'origine des choses et que le dieu, c'est l'intelligence qui fait tout avec l'eau.

ANAXIMANDRE — 610-546

Pour lui, la seule substance primordiale est la **matière infinie et éternelle** capable de toujours produire des êtres nouveaux. Il serait un précurseur du **transformisme** (on passe d'une espèce à l'autre par transformations successives).

L'infini est le principe et l'élément des êtres. (rapporté par Simplicius)

© Eyrolles Pratique

Anaximandre : les premiers animaux naquirent de l'humide et enfermés dans une écorce épineuse ; avec le temps, ils montèrent sur le rivage, l'écorce se déchira et, en peu de temps, ils changèrent de vie. (rapporté par Aétius)

ANAXIMÈNE 550-480

Peut-être le disciple d'Anaximandre. Pour lui, c'est **l'air** qui est la substance primordiale et principale.

L'air est le principe de toute chose; toute chose en provient, toute chose y retourne. De même que notre âme, qui est de l'air, nous maintient, de même le souffle (= air) entoure le monde entier. (Aétius)

Héraclite d'Éphèse[3] 576-480



Surnommé l'Obscur en raison du caractère énigmatique de ses formules concises et parfois même sibyllines. Plus occupé de théologie et de morale que de cosmologie, il semble avoir été informé de la pensée mythique égyptienne et peut-être même initié aux mystères (enseignement réservé à quelques privilégiés[4] de celle-ci).

Sa conception de la **guerre, mère de tout** *(polemos pater pantôn)* et de l'union des contraires grâce à la discorde, peut être mise en parallèle avec la lutte que se livrent dans la mythologie égyptienne Horus, dieu solaire, et Seth, dieu du « désordre nécessaire ». Il serait ainsi l'introducteur d'une tradition de mystères et de mysticisme dans la philosophie grecque.

Pour lui c'est le **feu** qui est le principe primordial et qui est l'« échangeur » de tous les mouvements qui, finalement, se compensent. Il est l'auteur de cette formule, souvent citée, « **panta rhei** » (tout s'écoule), formule on ne peut plus mobile, qu'on aurait tort de ramener prosaïquement à un « tout passe, tout lasse, tout casse », car il l'entendait dans un sens dialectique et non pessimiste.

Parmi les penseurs modernes, Hegel l'admira et reconnut s'en être inspiré.

© Eyrolles Pratique

Fragments d'Héraclite

Livre composé au début de l'ère chrétienne avec des citations éparses d'Aristote, de Diogène Laërce, de Plutarque et d'autres. L'œuvre originale dont ces citations sont tirées, *De la Nature*, est perdue.

Nous nous baignons et nous ne nous baignons pas dans le même fleuve. Et les âmes s'exhalent de l'humide.

La guerre[5] est le père de toute chose et le roi de toute chose, de quelques-uns elle fait des dieux, de quelques-uns des hommes, des uns des esclaves, des autres des hommes libres.

Dieu est jour et nuit, hiver et été, surabondance et famine. Mais il prend des formes variées, tout de même que le feu quand il est mélangé d'aromates et qu'il est nommé suivant le parfum de chacun d'eux.

Ce qui est en nous est toujours un, et le même : vie et mort, veille et sommeil, jeunesse et vieillesse; car le changement de l'un donne l'autre, et réciproquement.

On ne peut pas descendre deux fois dans le même fleuve.

Pour Dieu, tout est beau et bon et juste; les hommes tiennent certaines choses pour justes et d'autres pour injustes.

Il n'en vaudrait pas mieux pour les hommes qu'arrivât ce qu'ils désirent.

A tous les hommes, il est accordé de se connaître eux-mêmes et de faire preuve de sagesse[6].

L'homme ivre titube et se laisse conduire par un jeune enfant ; c'est qu'il ne sait où il va et que son âme est humide.

La nature aime à se dérober à nos yeux.

Le froid devient chaud, le chaud froid, l'humide sec et le sec humide.

Ce monde-ci, le même pour tous les êtres, aucun des dieux ni des hommes ne l'a créé ; mais il a toujours été et il est, et il sera un feu toujours vivant, s'allumant avec mesure et s'éteignant avec mesure.

Pour les âmes, mourir c'est se changer en eau ; pour l'eau, mourir c'est devenir terre ; mais de la terre vient l'eau, et de l'eau vient l'âme.

La sagesse consiste en une seule chose, à connaître la pensée qui gouverne tout et partout.

© Eyrolles Pratique

Anaxagore 500-428

Né en Ionie, il aurait enseigné une trentaine d'années à Athènes où la philosophie commence à s'implanter. Socrate aurait peut-être suivi son enseignement. Individualiste, il se désintéresse des affaires publiques, affirmant que « le ciel est sa patrie et la contemplation des astres sa mission ». Accusé d'athéisme (impiété) à cause de son affirmation que les astres étaient des masses incandescentes, alors que le consensus populaire y voyait des dieux, il regagna l'Ionie, où il mourut.

La force organisatrice qui crée-ordonne le monde à partir des substances, il l'appelle **Nous** (prononcer : nousse), c'est-à-dire l'intelligence.

Rien ne se perd, rien ne se crée, mais tout est soumis à la puissance ordonnatrice du Nous.

Fragments

Comment du non-cheveu le cheveu proviendrait-il et la chair de ce qui n'est pas chair ?

En tout, il y a une parcelle du tout, sauf du Nous. Dans certaines choses on trouve aussi du Nous.

Et lorsque le Nous commença à mouvoir les choses, il y eut séparation dans tout ce qui se trouvait en mouvement ; et dans la mesure où le Nous le mit en mouvement, tout fut séparé. La révolution de ces choses en mouvement et séparées accentua encore leur séparation.

Tout ce qui est mélangé, et séparé, et distinct, tout a été connu du Nous. De quelle façon tout doit être et de quelle façon tout a été et n'est pas maintenant, de quelle façon tout est, c'est le Nous qui l'a mis en ordre.

Les Hellènes parlent mal quand ils disent naître et mourir. Car rien ne naît ni ne périt, mais des choses déjà existantes se combinent, puis se séparent de nouveau. Pour parler juste, il faudrait donc appeler le commencement des choses une composition et leur fin une désagrégation.

© Eyrolles Pratique

L'École éléate[7]

XÉNOPHANE DE COLOPHON — VIe s. av. J.C.

Fondateur de l'École d'Élée. Né à Colophon en Asie Mineure (Ionie) au nord de Milet. Voyage en Italie du Sud (Grande Grèce) et en Grèce. Il eut, vraisemblablement, des contacts avec les cercles pythagoriciens et eut, sans doute, connaissance des doctrines égyptiennes. Très critique et caustique à l'égard du polythéisme, son monothéisme est de forme panthéistique. Il dénonça le caractère anthropomorphique et immoral de la représentation des dieux chez Homère.

Il annonce, déjà, en quelque sorte, les sophistes et Socrate par plus d'un trait de sa critique et sa tentative, première en date, de **démythologisation**.

Fragments

Il n'y a qu'un seul dieu, maître souverain des dieux et des hommes, qui ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par la pensée. (De la Nature)

C'est de la terre et de l'eau que tous nous naissons. (De la Nature)

Oui, si les bœufs et les chevaux et les lions avaient des mains et pouvaient, avec leurs mains, peindre et produire des œuvres comme les hommes, les chevaux peindraient des figures de dieux pareilles à des chevaux, et les bœufs pareilles à des bœufs ; bref, des images analogues à celles de toutes les espèces animales. (Silles = parodies railleuses)

Les dieux n'ont pas révélé toute chose aux hommes dès le commencement ; mais en cherchant, ceux-ci trouvent avec le temps ce qui est le meilleur.

Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'homme qui ait une connaissance certaine des dieux et de tout ce dont je parle. Si même, par hasard, il lui arrivait de dire la parfaite vérité, il ne le saurait pas lui-même. Tous s'appuient sur l'apparence (opinion).

PARMÉNIDE — 515-450

Aurait peut-être rencontré le jeune Socrate, aurait peut-être été un élève de Xénophane. Il combattit la philosophie matérialiste des Ioniens et se moqua du perpétuel devenir et mobilisme d'Héraclite.

© Eyrolles Pratique



Il nous reste quelque 150 vers de son œuvre *De la Nature*, rédigée en hexamètres.

Il est célèbre pour avoir proclamé que **« l'Être est et le Non-Être n'est pas »**. Si bien que l'Être ne connaît ni mouvement, ni changement, ni devenir, ni non plus temps et espace.

Il y a, chez Parménide, une rigidité intellectuelle telle que ne pouvant (ou ne voulant) penser le Devenir, il semble bien que nous soyons dans une voie sans issue. Peut-être est-ce E. Gilson qui montre le mieux qu'en prenant ainsi parti pour l'Être on ne peut pas ne pas évacuer l'existence : « La doctrine de Parménide aboutit à opposer l'être à l'existence : ce qui est n'existe pas ou, si l'on veut attribuer l'existence au devenir du monde sensible, ce qui existe n'est pas. » (*L'être et l'essence,* p. 24)

Pour Aristote les prémisses de Parménide étant fausses, ses conclusions ne sont pas valables. Quant à Platon, il commettra le premier des « parricides » philosophiques en prenant le contre-pied de l'affirmation parménidienne.

Fragments

Tu ne réussiras pas à couper l'Être de sa continuité avec l'Être, de sorte qu'il ne se dissipe au-dehors, ni il ne se rassemble.

Il n'est pas possible que l'Être soit infini ; en effet, il ne lui manque rien et, s'il était infini, il manquerait de tout.

Puisque donc il a une limite extrême, l'Être est complet, il ressemble à la masse d'une sphère bien arrondie, s'équilibrant partout elle-même.

ZÉNON D'ÉLÉE 489-460

Élève de Parménide. Aristote le tient pour le **père de la dialectique** (raisonnement à partir d'opinions, par opposition à démonstration, raisonnement sur des propositions vraies).

Il est surtout célèbre pour ses **apories** (difficultés d'ordre rationnel paraissant sans issue) qui « prouvent » que le **mouvement est impensable** puisque tout mobile doit parcourir d'abord la moitié de son trajet, puis la moitié de ce qui

© Eyrolles Pratique

reste, et ainsi, de moitié restante en moitié qui reste, indéfiniment. La distance totale ne peut donc, en théorie, être jamais parcourue !

Tout espace comme tout temps étant toujours indéfiniment divisible par deux (dichotomie), le mouvement et le multiple sont impensables et ne « sont » pas.

Les deux exemples les plus célèbres sont, d'une part, celui de la flèche qui n'atteindra jamais la cible puisque la distance étant toujours divisible par deux (100 m, 50 m, 25 m, 12,5 m... à l'infini) il y a toujours un reste ; et, d'autre part, celui d'Achille aux pieds légers qui ne pourra jamais rattraper une tortue, puisque l'espace étant divisible à l'infini la tortue conserve toujours sur lui une avance, même si elle n'est qu'infinitésimale.

Par ces paradoxes Zénon « prouve » que le mouvement et le multiple sont impensables d'autant que ceux qui les défendent admettent une division à l'infini.

Les raisonnements de Zénon sont faux mais la démonstration rigoureuse n'en est pas si aisée pour autant. Heureusement, en réalité, Achille rattrape bien la tortue et la flèche atteint la cible. Ne le devraient-ils pas ?

> *Quant à penser que celui qui est en avant (la tortue) ne sera pas rattrapé, c'est faux ; en effet, tant qu'il est en avant, il n'est pas rattrapé ; mais cependant il est rattrapé, pour peu que l'on accorde que c'est une ligne finie qui est parcourue.* (Aristote, Physique)

> *Le raisonnement (de Zénon) prétend que la flèche, en train d'être transportée, est en état de station. C'est la conséquence de la supposition que le temps est composé d'instants ; si l'on refuse cette hypothèse, plus de syllogisme.* (id.)

Empédocle d'Agrigente[8] 484-424

« C'est la figure la plus bariolée de la philosophie ancienne », dit Nietzsche. Ingénieur, hygiéniste, philosophe, thaumaturge, poète, mage et prophète, il fut tout cela.

Une tradition raconte qu'il mourut en se jetant dans le cratère de l'Etna comme pour sceller et purifier sa vie dans la mort par le feu et devancer ainsi sa prochaine réincarnation (métempsycose). G. Bachelard appelle même « complexe d'Empédocle » cette « rêverie » et force d'attirance qu'aurait le feu pour certains, comme il en est de l'eau, de l'air (du vide) pour d'autres.

La terre, l'eau, l'air et le feu — qu'il est le premier à distinguer comme les « racines de tout » — sont pour lui les quatre personnages du drame cosmique

© Eyrolles Pratique

que deux forces motrices, **la Haine** et **l'Amour**, animent (la Haine doit être entendue ici comme principe de séparation, opposée à l'Amour, principe d'union).

Le cycle de cette confrontation tragique se déroule en quatre actes, puis recommence, éternellement.

1er acte : l'empire de l'Amour (période pleine) ;

2e acte : de l'Amour à la Haine (période de transition) ;

3e acte : l'empire de la Haine (période pleine) ;

4e acte : de la Haine à l'Amour (période de transition).

L'âge d'or est ainsi celui qui fut au début du second acte et dont le souvenir hante et poursuit les meilleurs. L'homme, comme tout être mélangé, n'existe ou ne ré-existe qu'aux actes deux et quatre, car dans les périodes pleines (actes un et trois) l'être composé, mélangé, ne pourrait exister.

Même si Empédocle répond au « comment » la Haine parvient à triompher de la force de l'Amour tourbillonnant — qui la maintient aux limites de la Sphère (plénitude de l'Être) — il ne dit pas d'où vient la Haine ni le « pourquoi » de sa nécessité cruelle. Sa vision grandiose ne s'en inscrit pas moins tout entière dans cette **dialectique de l'Être et du Devenir**, de l'Être et de l'Existence, dont la question reste toujours, comme on dit, à l'ordre du jour.

Empédocle décrit l'homme comme un microcosme (petit monde) au sein du macrocosme (grand monde) qu'est l'univers. Le sang ne devait pas être répandu, d'où son interdiction de toute alimentation carnée et la substitution, lors des sacrifices, du taureau vivant par sa statue faite de farine et de miel.

Fragments

Quand les éléments mélangés viennent à la lumière du jour sous la forme d'un homme, ou d'une bête sauvage, ou d'une plante, ou d'un oiseau, alors on dit qu'il y a naissance ; quand ils se séparent, on emploie le mot de mort douloureuse. Mais ce nom ne se justifie pas, et pourtant moi aussi je suis en ce point la coutume. (De la Nature, 9)

L'Amour et la Haine de même qu'ils étaient auparavant,
De même ils seront, et jamais, je pense,
Le temps infini ne sera vide de ce couple.

© Eyrolles Pratique

Tantôt tout s'unifie grâce à l'Amour,

Tantôt, à nouveau, chaque élément se sépare, emporté par la force hostile de la Haine. Ce combat des deux forces est rendu manifeste par l'ensemble des parties du corps humain : tantôt l'Amour les rassemble en un Tout, quand s'épanouit la fleur de la vie ; tantôt, au contraire, séparées par les funestes Discordes, elles errent chacune de leur côté, aux confins de la vie et de la mort.

Et du fait que tout se réunissait, la Haine se trouvait reléguée aux dernières limites.

Car je fus, pendant un temps, garçon et fille, arbre et oiseau, et poisson muet dans la mer. (Purifications)

(A l'âge d'or)… *on ne faisait pas couler sur l'autel le sang pur des taureaux ; les hommes d'alors regardaient comme la pire abomination d'arracher la vie à un être et d'en dévorer les nobles membres.*

Ne cesserez-vous jamais le douloureux carnage ? Ne voyez-vous pas que c'est vous-mêmes que vous égorgez stupidement ?

Hélas ! pourquoi un jour impitoyable ne m'a-t-il pas fait disparaître, avant que mes lèvres aient connu l'acte criminel de la nourriture ?

L'école atomique

DÉMOCRITE D'ABDÈRE[9] 460-370

Il connut la philosophie de Pythagore, celle des Éléates, ses contemporains, ainsi que celle de Protagoras, son compatriote. Surnommé la Sagesse (Sophia), la légende le représente souriant (de la folie des hommes). Il aurait écrit de nombreux ouvrages composant un ensemble bien divisé en parties autonomes.

Il est avec Leucippe, son contemporain, dont il est impossible de le séparer, le **fondateur de l'atomisme**. Cet atomisme ancien n'a rien à voir avec la science expérimentale moderne, mais est une tentative « géométriquement » très belle de penser autrement le monde que selon les catégories de l'Être parménidien ou du Devenir héraclitéen, comme du couple Amour-Haine d'Empédocle ou le *Nous* d'Anaxagore.

- Selon Démocrite l'univers est indéfini, c'est-à-dire non créé. La **nécessité** *(ananké)* seule, inexplicable et inexpliquée, a agencé tout ce qui est, fut et

© Eyrolles Pratique

sera. **La nature n'est faite que du mouvement des atomes**, ces éléments tellement petits qu'il sont invisibles et, par ailleurs, insécables, indivisibles, solides, pleins et éternels, dont les agencements divers sont multiples et éphémères.

- **Les atomistes reconnaissent donc le changement**, le mouvement, la diversité, la multiplicité, tout en conservant l'exigence d'immutabilité et de permanence qui caractérisent l'Être parménidien, mais qu'ils appliquent aux atomes, « ces petits êtres pleins ». Tout se passe comme si pour les atomistes le réel, ce sont ces êtres indivisibles et éternels (les atomes) qui se meuvent dans le vide (non-être qui existe, sans quoi le mouvement serait impossible si tout était plein) et dont la réunion produit mécaniquement génération et vie éphémère, et dont la séparation produit la corruption et la mort.
- Il y a chez Démocrite un tout **premier essai d'explication matérialiste du monde**, qui, quoique aujourd'hui périmé, est rigoureux dans son principe. Car, même si l'atomisme est, avec sa théorie des atomes, un dogmatisme spéculatif, il n'empêche qu'il s'agit là d'une hypothèse, d'un modèle quasi géométrique, presque scientifique, ne recourant ni au finalisme, ni au mythologique, ni au théologique, et qui comme tel donne sa chance à la raison.
- Il fut aussi un **moraliste plein de bon sens** et de modération, prônant le calme et la frugalité, mais non insensible au plaisir et aux fêtes. Épicure et Lucrèce, que nous verrons plus loin, s'inscrivent dans sa filiation.

Fragments

De la réalité nous ne saisissons rien d'absolument vrai, mais seulement ce qui arrive fortuitement, conformément aux dispositions momentanées de notre corps et aux influences qui nous atteignent ou nous heurtent.

Les sophistes
ou la puissance de la parole

Contrairement à ce qui se passe en Grèce d'Asie et en Grande Grèce où domine la philosophie spéculative, que nous venons de voir, les Athéniens, eux, s'intéressent surtout à la parole comme lieu privilégié des relations humaines.

© Eyrolles Pratique

Toutes ces doctrines sur l'origine unique, sur l'Infini, l'Être, leur paraissaient discussions oiseuses, fruits d'une curiosité à la limite malsaine. Eux, occupés comme ils l'étaient des conflits dans la Cité et entre les Cités, préoccupés de problèmes sociaux et politiques concrets, étaient bien plus intéressés aux pouvoirs et prestiges sociaux de la parole qu'au pouvoir spéculatif de la pensée. Prudence (« rien de trop »), modération (« connais-toi toi-même », c'est-à-dire tes limites), opportunisme (« sache saisir l'occasion »), telle était la philosophie pragmatique de cette Cité qui allait devenir la métropole de la raison.

Pas étonnant au fond — dans ces conditions — que naisse alors une classe de professeurs en réussite sociale, enseignant — moyennant rétributions (et substantielles !) — l'usage averti de la parole et des connaissances qu'elle implique. Et ce furent ces intellectuels d'un nouveau type, au nom qui ne fut jamais péjoratif avant les critiques et condamnations de Socrate et de Platon : les sophistes.

Et pour ces sophistes, au fond les plus athéniens des Athéniens, à quoi bon ces dogmatismes spéculatifs que rien ne prouve, à quoi bon aussi cet « être qui est » et ce « non-être qui n'est pas », dont paradoxalement le sens pourrait bien être : tout est permis, toute opinion est permise, puisque aussi bien : ou bien elle *est* ou bien elle *n'est pas.* Nul ne peut reprocher à quelqu'un de dire ce qui n'est pas (vrai, juste, sensé...) puisque ce qui n'est pas n'est pas. L'erreur ne pouvant être nommée, puisqu'elle n'est pas, qu'importe à la limite ce qu'on dit, ce qu'on fait.

Avec les sophistes, **la philosophie devient « métier »**, certes un métier plus noble que le métier manuel, traditionnellement méprisé dans cette société « esclavagiste », mais métier soumis à la loi de l'offre et de la demande, et non pur désintéressement, tour d'ivoire ou science réservée à quelques initiés.

Certes aussi, il est relativement facile avec la langue, « la meilleure et la pire des choses », de feindre un savoir qu'on n'a pas et de faire paraître vrai le faux, pour peu que l'on sache embobiner son client ou le faire vaciller dans ses certitudes mal assises. D'où l'ambiguïté même de la position du sophiste qui, quoique ouvert à tous et à tout, universel dans son principe de service et d'éducation, et critique à l'égard de toute philosophie spéculative difficilement communicable et universalisable, vise une réussite et une persuasion point trop regardantes quant aux moyens utilisés.

Néanmoins, ce sont eux qui ont soumis l'outil même de leur métier et de leur prestige, c'est-à-dire la parole, à un tel examen critique qu'ils en ont codifié l'usage, selon lois et règles, et furent ainsi — par cela même — les **précurseurs de la logique**, cette « ***orthologie*** ».

© Eyrolles Pratique

Par ailleurs, leur métier étant précisément de traiter des problèmes moraux ou politiques de la Cité et des individus, ils furent ceux qui dénoncèrent le caractère antinaturel et artificiel de tant de lois et déniaisèrent tout pouvoir sur sa pratique même, mais en même temps découvraient dans les lois cette volonté humaine de se donner un ordre pour combattre la sauvagerie et la violence naturelles.

Leurs écrits ont presque tous disparu. Heureusement que nous avons les témoignages de Platon et d'Aristote. Malheureusement, ceux-ci étaient leurs adversaires, point nécessairement objectifs.

Il existe toujours un « moment sophiste » lorsqu'un dogmatisme trop pesant sauve l'homme malgré lui. Hier, J.J. Rousseau, aujourd'hui Sartre, sont certes par bien des côtés leurs nouveaux et illustres confrères.

PROTAGORAS D'ABDÈRE 490-420

Compatriote de Démocrite, ami d'Euripide, un des grands tragiques athéniens, et de Périclès, le grand homme d'État athénien, il fut un grand éducateur. Une tradition rapporte que son agnosticisme[10] lui valut d'être exilé d'Athènes. Son maître-livre porte le beau titre de *Discours démolisseurs* (ou parfois, plus banalement, de *Vérité*). On a conservé quelques autres titres qui seraient peut-être des sections d'un ouvrage plus vaste, *Antilogies* (ou *Arguments pour et contre*) *:* sur tout sujet, il y a toujours deux arguments opposés. Platon le critique abondamment dans le « Théétète ».

Fragments

L'homme est la mesure de toute chose, de celles qui existent et de leur nature ; de celles qui ne sont pas et de l'explication de leur non-existence.

Sur les dieux, je ne puis rien dire, ni qu'ils soient, ni qu'ils ne soient pas : bien des choses empêchent de le savoir, d'abord l'obscurité de la question, ensuite la brièveté de la vie humaine.

GORGIAS DE LÉONTION 483-374

Né en Sicile, il aurait été l'élève d'Empédocle.

Orateur doué et improvisateur célèbre, il devint immensément riche. Il fut un styliste baroque qui impressionna vivement les Athéniens quand ils le virent arriver dans leur ville à l'âge de cinquante-cinq ans. Il y mourut d'ailleurs plus que centenaire.

© Eyrolles Pratique

Détail piquant de sa force persuasive : il se vantait de convaincre les patients récalcitrants de son frère médecin qui refusaient d'absorber la potion prescrite ou se dérobaient au bistouri.

Il nous reste de lui deux abrégés tardifs d'un surprenant traité, « Du Non-Être », dont nous citons le début, et qui est un bon modèle[11] de ce que l'on entend généralement par « sophisme » (raisonnement faux qui a une apparence de vérité, parfois, mais non pas toujours dans l'intention de tromper).

Dans son livre intitulé « Sur le Non-Être ou sur la Nature », Gorgias établit successivement trois principes : l'un, le premier, qu'il n'y a rien ; le second, que, s'il y a quelque chose, ce quelque chose est inconnaissable à l'homme ; le troisième, que, même si ce quelque chose est connaissable, il ne peut être ni divulgué ni communiqué à autrui.

Sextus Empiricus[12], *Contre les mathématiciens.*

D'autres sophistes, plus ou moins célèbres, sont connus dont il serait fastidieux et inutile, pour les besoins de notre visite, de faire ici recension. Signalons tout de même **Prodicos de Céos** (470-399) qui s'intéressa tout particulièrement à la précision dans l'usage des mots et à la distinction entre synonymes, et **Hippias d'Élis**, qui fut véritablement un homme-orchestre de la sophistique et dont Platon n'a pas du tout flatté le portrait dans deux dialogues qui portent son nom.

Socrate 470-399



Que n'a-t-on pas écrit sur lui qui n'a rien écrit. Il ne nous est connu que par divers témoignages, dont le plus important est celui de son disciple, et maître à son tour, le « divin Platon », qui le fait dialoguer dans presque toute son œuvre.

Omniprésence de Socrate dans l'œuvre de Platon, car tout se passe comme si c'est parce que Socrate a existé que Platon ne peut pas ne pas se référer à lui ni dire ce que Socrate a dit ou dirait. Comme si le « démon » de Socrate[13] s'était, pour Platon, incarné en Socrate. Comme si Socrate était devenu le « démon » de Platon, son « bon génie », au plus intime de sa conscience.

© Eyrolles Pratique

Plusieurs auteurs ont dressé un parallèle entre la vie et la mort de Socrate[14] et celles de Jésus, et fait de Socrate cette « âme naturellement chrétienne » qui annonce, aux conditions de l'époque, celle du maître qui viendra.

Né à Athènes, d'un père artisan-sculpteur et d'une mère sage-femme, Socrate ne quitta sa ville natale que pour accomplir son service militaire. Il s'y montra « philosophe aux armées », perdu dans ses réflexions des heures durant, frugal au besoin, bon buveur aussi mais sans ivresse, solide gaillard dont l'assurance tranquille et prudente évite qu'on s'y pique. Bref, citoyen en armes et pas du tout guerrier.

De sa formation intellectuelle on ne connaît pas grand-chose. Il fut, semble-t-il, curieux de tout et sans doute des théories spéculatives sur la Nature des « philosophes d'Outre-Mer » (présocratiques[15] de la Grèce d'Asie-Ionie et de la Grande Grèce-Italie du Sud), comme des techniques de la parole des sophistes.

Connut-il des déceptions, des crises ? Fut-il, pour ses premiers disciples, un maître comme beaucoup d'autres ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que lorsque **l'oracle de Delphes**, consulté par un de ses disciples, le désigna comme le plus sage et le plus savant des hommes, cette désignation qui le stupéfia (on l'eut été à moins) marqua un tournant dans sa vie. Désormais il ira par les rues, par les places, questionnant tout un chacun, jeune ou vieux, esclave, artisan ou notable[16].

Chacun croit savoir quelque chose puisque, comme on dirait dans le jargon familier d'aujourd'hui, « il fonctionne ». Mais Socrate est l'empêcheur de fonctionner en rond. Il interpelle son vis-à-vis du moment et en quelque sorte le force à avouer : 1° qu'il croit savoir (mais ne sait pas) ; 2° qu'il ne sait pas qu'il ne sait pas. Tout se passe comme si Socrate pâtissait en commun avec son interlocuteur du fait de ne pas savoir, mais que, contrairement à ce dernier qui « croit » savoir, lui, **Socrate, « sait » qu'il ne sait pas**, et donc ne peut pas ne pas chercher, ne pas se poser de questions sur tout.

On n'a pas beaucoup de peine à imaginer Socrate, cet homme que la nature n'avait pas extérieurement gâté, à tel point que sa laideur[17] est légendaire et qu'on le représente souvent tel un Silène, un satyre jouisseur et plutôt rigolard, prenant plaisir à dégonfler les certitudes naïves de son interlocuteur, en rue l'arrêtant, avec ironie, d'une question qui aurait pu être : où cours-tu ainsi toi qui sais où tu cours ?

© Eyrolles Pratique

Plus d'un de ceux qu'il interpellait a dû l'envoyer promener, mais non sans être dérangé, plus tard, par sa question. On ne sortait pas indemne de ses interrogations, de sa ***maïeutique*** (art d'accoucher les esprits de la vérité qui est en eux). D'abord on était comme paralysé par la force démolissante de ce « poisson-torpille » qu'est Socrate, et puis réveillé par la morsure féconde de ce « taon » qu'il est tout autant. Tout se passe comme s'il fallait d'abord s'engoncer dans cet aveu d'ignorance qui paralyse, pour ensuite se libérer sous le dard d'une inquiétude en quête de conscience et de souverain bien.

Certes, le bonhomme Socrate n'était pas commode et sa façon d'entrer en relation pouvait, aux yeux de beaucoup, passer pour de l'arrogance ou de la provocation, même chez ces méridionaux qu'enchantent la parole et les joutes verbales. Nul n'aime recevoir de leçon, cela n'est pas nouveau, et tout homme est plus vite humilié qu'il ne veut bien l'admettre quand celui qui « sait » qu'il ne sait pas, sait de par cela même plus (mieux) que celui qui « croit » savoir.

Déjà quand Socrate-soldat « circulait sur la glace plus aisément que les autres avec leurs chaussons », « les soldats le regardaient en-dessous, convaincus que son intention était de les humilier » (Platon, *Le Banquet).*

Quant à ses démêlés avec le « pouvoir », son ironie mordante, si elle devait mettre les rieurs de son côté, renforçait sans nul doute le désir de vengeance de ceux qu'elle atteignait.

Toutes ses fréquentations, en outre, n'étaient pas recommandables aux yeux des « bons citoyens ». Plusieurs de ses amis, en effet, étaient compagnons de la dive bouteille, et Alcibiade, qui le poursuivait de ses avances, et Critias, qui fut l'un des Trente Tyrans[18], n'avaient pas bonne presse, même s'il est vrai que tant qu'ils suivirent l'enseignement de Socrate celui-ci parvint à brider leurs passions.

Enfin, le fait d'enseigner les jeunes, que son enseignement rendait sans doute moins dociles aux « raisons d'État » et aux « valeurs-fétiches » de la Cité, ne devait pas être vu d'un très bon œil par les gardiens sourcilleux de l'« ordre moral ».

Aussi n'est-il peut-être pas tellement étonnant que, les circonstances aidant[19], trois bons citoyens (un riche tanneur, un poétereau, un orateur) le dénoncèrent comme introducteur de divinités nouvelles et corrupteur de la jeunesse, et réclamèrent sa mort comme châtiment. Car, au fond, Socrate était coupable du plus inexpiable des péchés, celui de lèse-autorité, lui qui remplaçait, selon

© Eyrolles Pratique

la belle formule de J. Brun, « l'évidence de l'autorité par l'autorité de l'évidence », la « justice » de la force par la force de la justice, lui que son non-conformisme (tout comme sa laideur et son ironie) désignait comme par avance en tant que bouc émissaire potentiel. L'heure où il le devint pour de vrai, Socrate avait soixante-dix ans. Il n'est pas interdit de penser qu'il « dérangeait » depuis fort longtemps.

Le procès de Socrate

Cela n'est pas pour surprendre : devant le Tribunal, Socrate se défend lui-même et refuse le secours d'un avocat.

Le procès se déroula en trois temps et Socrate parla donc trois fois. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails, aussi nous renvoyons le lecteur à *l'Apologie de Socrate* de Platon, merveilleux texte que tout homme ami de la sagesse se doit d'avoir lu (et de relire).

Tout de même, en bref, soulignons les points chauds et forts du procès.

Acte 1

Socrate accuse ses accusateurs de le calomnier, car, loin de corrompre la jeunesse, il l'éduque ; loin d'être celui qui introduit de nouveaux dieux, il est celui qui rappelle aux Athéniens que Dieu, et non l'homme, est la mesure de toute chose.

Socrate est déclaré coupable à une confortable majorité des voix (plus de cinq cents juges participent au procès, sans compter le public). Quant au châtiment requis par l'accusateur, il est permis à Socrate de faire une contre-proposition.

Acte 2

Socrate déclare que pour s'être conduit avec les Athéniens comme il s'est conduit il ne mérite pas moins que d'être nourri au prytanée[20] aux frais de l'État. Quant à la contre-proposition qu'on attend de lui pour la peine qu'il mérite, puisqu'il a été déclaré coupable, il la fixe à une petite somme qui représente toute sa fortune.

Sa réponse apparaît aux juges comme un outrage à magistrat, et il est alors condamné à mort, à une majorité beaucoup plus grande que celle qui vota sa culpabilité.

© Eyrolles Pratique

Acte 3

Socrate dit adieu à ses juges, en les mettant en garde :

Ceux qui cherchent à décrire notre ville vont vous reprocher d'avoir fait mourir Socrate, un sage car ils diront, pour vous faire honte, que j'étais un sage, bien que je ne le sois pas.

...Je vous prédis donc, à vous, juges, qui me faites mourir, que vous aurez à subir, aussitôt après ma mort, un châtiment beaucoup plus pénible, par Zeus, que celui que vous m'infligez en me tuant. Vous venez de me condamner dans l'espoir que vous serez quittes de rendre compte de votre vie ; or, c'est tout le contraire qui vous arrivera, je vous l'affirme. Vous verrez croître le nombre de ces enquêteurs, que j'ai retenus jusqu'à présent, sans que vous vous en aperceviez. Car si vous croyez qu'en tuant les gens, vous empêcherez qu'on vous reproche de vivre mal, vous êtes dans l'erreur. Cette façon de se débarrasser des censeurs n'est ni très efficace, ni honorable, la plus belle et la plus facile, c'est, au lieu de fermer la bouche aux autres, de travailler à se rendre aussi parfait que possible. (Platon, *Apologie de Socrate*)

Socrate resta en prison trente jours, aucune condamnation à mort ne pouvant être exécutée tant que le vaisseau sacré parti pour Délos, l'île sacrée d'Apollon, n'était revenu.

Il aurait pu fuir, et non seulement il ne l'a pas voulu, mais dans un des plus beaux passages du *Criton* (Platon), passage qu'on appelle « prosopopée des lois »[21], et qui serait à citer en entier, Socrate fait dire aux lois :

Si tu pars aujourd'hui pour l'autre monde, tu partiras condamné injustement, non par nous, les lois, mais par les hommes. Si, au contraire, tu t'évades après avoir si vilainement répondu à l'injustice par l'injustice, au mal par le mal, après avoir violé les accords et les contrats qui te liaient à nous, après avoir fait du mal à ceux à qui tu devais le moins en faire, à tes amis, à ta patrie, à nous, alors nous serons fâchés contre toi durant ta vie et là-bas, nos sœurs, les lois de l'Hadès[22], ne t'accueilleront pas favorablement sachant que tu as tenté de nous détruire, autant qu'il dépendait de toi. Allons, ne te laisse pas gagner aux propositions de Criton; écoute-nous plutôt. (Platon, *Criton*).

Après avoir consacré ses derniers moments à s'entretenir avec ses amis de l'immortalité de l'âme[23], Socrate but la ciguë, avant même la fin du jour qui devait voir le terme de sa vie, et mourut calmement, prononçant ces dernières paroles : « Criton, nous sommes débiteurs d'Asclépios[24] pour un coq ; eh bien ! payez ma dette, pensez-y. » (Platon, *Phédon)*

© Eyrolles Pratique

« Je cherche »

Ne nous y trompons pas, Socrate n'est ni un sceptique, pour qui il est impossible de décider du vrai et du faux, ni un révolutionnaire, pour qui seulement ce qui sera demain vaut, ni un sophiste, pour qui l'habile savoir de la parole est le moteur persuasif de la réussite sociale ; non, Socrate est l'homme qui cherche. « Je cherche », dit-il constamment à ceux qui prétendent avoir trouvé.

■ Avouant qu'il ne « sait » pas et essayant de le faire avouer à chacun, il ne nie pas pour autant tout savoir pratique permettant, par exemple, d'être cordonnier, ou sage-femme, mais à ses yeux **nul ne « sait » qu'il ne sait pas** quand il parle du courage, du respect, de la justice, du bien, du bon.

Socrate, lui, « sait » qu'il ne sait pas et c'est pourquoi il cherche. Et il voudrait que l'autre — chacun et tous — cherche lui aussi. Le **dialogue** n'a d'autre prétention que d'amener l'autre à reconnaître qu'il ne sait pas, qu'il ne connaît pas la réponse, et donc à chercher par lui-même, en lui-même, en son âme et conscience. Chacun ayant mission d'éveiller l'autre, comme espoir d'être éveillé par lui.

Socrate n'enseigne pas, car il ne sait pas, il ne possède pas la vérité, celle-ci n'étant pas un (s)avoir transmissible, mais il démolit les fausses certitudes de qui croit savoir et le rend ainsi disponible à la recherche. Bien sûr, priver quelqu'un de ses fausses certitudes, c'est à la fois le libérer pour la recherche, le questionnement, la quête d'une science du bien, la réflexion, mais c'est aussi le priver de ce qui, jusqu'alors, lui était assurance, certitude, béquille, le priver en quelque sorte des bénéfices secondaires de sa maladie ignorante d'elle-même : la tranquille suffisance de qui croit savoir, le conformisme secourable.

Le conformiste ne cherche plus car il croit savoir ce qu'il en est et ce qu'il faut. Seul celui qui sait ne pas savoir cherche. Dans cette quête est toute la dynamique du socratisme.

Et c'est bien dans ce premier aveu que réside la difficulté majeure, car il n'est pas tellement facile de démolir les certitudes de qui croit savoir et que cela arrange, ni de parler à qui tient à rester sourd pour obéir aux passions qui l'emportent, ou aux certitudes dogmatiques qui l'emprisonnent.

L'humanité de l'homme, pour Socrate, est d'abord et avant tout un savoir-être plutôt qu'un savoir-faire. Il s'agit non de vivre mieux, mais de vivre « meilleur », non de savoir l'inessentiel, mais de chercher, par le dialogue, le meilleur.

© Eyrolles Pratique

■ **Il faut d'abord savoir que l'on vit mal pour chercher à vivre « meilleur ».** Savoir qu'on ne sait pas, c'est reconnaître le mal vivre. Chercher à vivre meilleur, tout est là.

Y aurait-il alors quelque certitude à laquelle s'adosser pour chercher ? Y aurait-il une « science du bien » qui pourrait nous y aider ? Il semble que si c'est de cette science-là que nous avons le plus besoin — et que nous devons chercher — elle n'est pas pour autant un savoir que l'on pourrait enseigner et apprendre. Tout se passe comme si Socrate inventait en quelque sorte une « éthique négative », comme il y a une « théologie négative » [25], une éthique jamais achevée, jamais détaillée, classée, ordonnée, et qu'il n'y aurait qu'à suivre comme un mode d'emploi pharmaceutique ou comme un plan de montage; non cela, mais bien une intention, une visée, qui, bien qu'elle s'appuie sur ce qui, dans les mœurs et les lois, est déjà déposé, ne s'en contente pas comme d'un acquis définitif. Une éthique négative plus sûre de ce qu'elle dit n'être pas le bien, le bon, le juste, que sûre de le désigner une fois pour toutes. Une éthique selon les exigences de laquelle nul ne se dira jamais vertueux mais « ami de la vertu » [26]. Une vertu dont tout le savoir est qu'il y a cette parole pensante circulant entre les hommes comme réflexion, comme outil de l'injonction delphique du « **connais-toi toi-même** ». L'homme est capable de dialogue, il serait coupable d'en non-user ou d'en mésuser. L'homme est comptable de cette parole-pensante, apte au dialogue, de son âme apte au bien auquel elle aspire ; il serait coupable d'en mal user. Cette aspiration de notre âme vers le bien, c'est cela qui nous requiert. Le dialogue, de par la relation même qu'il établit, atteste le secours mutuel que nous nous devons, d'âme à âme, pour que cesse la guerre des discours et la violence entre hommes.

Aristote « récupère » en quelque sorte Socrate, l'appréciant d'avoir « inventé » les définitions universelles et le discours inductif[27a], mais à dire vrai Socrate n'est ni un logicien ni un scientifique, et, s'il démolit les certitudes irréfléchies de son interlocuteur, c'est pour établir avec lui un accord (fut-il provisoire) sur quelque chose de plus clair, de plus pertinent. La méthode utilisée, le dialogue, relevant plus de l'art de la réflexion que du « classement » scientifique. La Cité a besoin du philosophe pour réfléchir, car sans lui elle serait le lieu d'un pur « laissez faire » désolant et injuste, d'un pur « laissez parler » pour ne rien dire qui vaille.

■ Si, comme le dit Socrate, « **nul n'est méchant volontairement** » (Platon, *Timée),* c'est bien parce qu'une âme réellement éclairée par la science du bien — science à laquelle le dialogue questionnant peut initier, sans qu'il ne s'agis-

© Eyrolles Pratique

se à proprement parler d'une réponse, mais plutôt d'une quête inachevée — ne pourrait vouloir le mal. Faire le mal, c'est ne pas savoir ce qu'est le bien. .

Une volonté non éclairée n'est pas une volonté, mais une passion, un désir, une envie, c'est-à-dire un aveuglement, un esclavage. **Vouloir, c'est vouloir le bien**. Vouloir le bien au point de préférer subir l'injustice plutôt que de la commettre ; car, si celui qui commet l'injustice à proprement parler ne sait pas ce qu'il fait, ce qu'il veut, celui qui refuse de la commettre sait ce qu'il veut et veut ce qu'il sait, et le juste triomphe toujours de l'injuste car il sait ce qu'est le bien que l'autre ne sait pas encore.

Quoi qu'il en soit de telle ou telle faiblesse de l'homme Socrate, de sa « froideur » à l'égard de sa femme, du conformisme de certaines de ses opinions, comme de son radicalisme civique, à la limite quelque peu suicidaire, il est et il restera infiniment plus que lui-même : un exemple, que nul n'imite, sauf à devenir soi-même un homme de conscience et de dialogue.

Remarque

Notre présentation de Socrate ne serait pas complète si nous ne signalions aussi que Socrate ne fait pas l'unanimité autour de sa personne et de l'exemple qu'il incarne. Laissons-là les moqueries et les charges dont il fut l'objet de la part d'Aristophane et d'autres[27b]. Celles-ci ne peuvent tout au plus que l'égratigner.

Plus graves au fond sont celles qui le jugent « faiseur d'embarras » qui n'a, tout compte fait, pas volé ce qui lui est arrivé, et qui réduisent son radicalisme moral à une sorte de vedettariat dont, par un effet de boomerang, il a reçu le contre-coup. A vouloir rendre les autres meilleurs, que n'a-t-il pu sauver sa peau ? Au fond, pour le peu de neuf qu'il a dit, était-ce la peine d'ameuter toute la ville ?

D'ailleurs, à tout prendre, ce neuf n'était-il pas un remède pire que le mal qu'il prétendait soigner ? Est-il courage plus imbécile que celui qui déboussole toute une Cité ? N'a-t-on pas eu raison, selon les lois de la Cité, de le juger criminel ?

Bien sûr, ceux qui disent cela, et bien d'autres choses, ne sont pas philosophes et de beaucoup, mais leurs questions, malgré tout, font partie du dossier. Avoir raison, être innocent, ne va jamais de soi. Et pour les imbéciles, mais pour les autres aussi.

© Eyrolles Pratique

Platon 427-347



Platon naquit dans une famille aristocratique. Les deux événements intellectuels qui marquèrent sa première jeunesse furent les leçons de Cratyle[28] et, surtout, sa rencontre avec Socrate. Le jeune Platon avait alors vingt ans, le maître soixante-trois.

Rappelons qu'il vécut à une époque de crise de la Grèce antique — celle de la guerre du Péloponèse qui opposa Athènes à Sparte, puis celle de la tyrannie des Trente — et que le rétablissement de la démocratie athénienne n'empêcha pas, dix ans après la mort de Platon, la fin de l'indépendance des cités grecques, soumises au vainqueur macédonien (Philippe II). Rappelons aussi qu'il apprit, étant malade — ce qui explique son absence au procès — l'inique condamnation de son maître Socrate, ce qui le détourna à jamais de la carrière politique, mais non d'une vocation d'éducateur politique.

Platon suivit pendant huit ans les « leçons » de Socrate. A la mort de celui-ci, par crainte d'ennuis possibles en sa qualité de disciple de Socrate, il se réfugia à Mégare (50 km à l'ouest d'Athènes). De là il partit pour un long voyage en Égypte et en Cyrénaïque (Libye). Rentré à Athènes, il composa ses premiers « Dialogues ». A l'âge de quarante ans, il se rendit en Sicile (Grande Grèce) où régnait, en maître absolu de l'île, Denys I, l'Ancien. Il se prit d'amitié pour le jeune Dion, beau-frère de Denys. Mais Denys — pour on ne sait exactement quelle raison, mais sans doute voyait-il d'un mauvais œil l'ascendant de Platon sur Dion qui se piquait de philosophie et d'admiration pour les philosophes — le renvoya de Syracuse.

Platon rentra à Athènes en 387, après une traversée où il faillit perdre la vie et en tout cas la liberté (il fut vendu comme esclave, mais racheté). Il revint, enrichi d'expérience politique et de science mathématique, engrangée auprès des cercles pythagoriciens de la Grande Grèce. Il acheta alors en ville un gymnase[29] et y fonda une école, l'Académie, en quelque sorte la première école de philosophie ou mini-université, avec un règlement, et qui comportait des logements destinés aux étudiants, et, bien sûr, des salles de cours et une bibliothèque. C'est de cette époque que date une deuxième série de ses « Dialogues ».

© Eyrolles Pratique

Vingt ans plus tard, en 367, Denys II succède à son père. Dion, son ami du premier voyage à Syracuse, invite Platon à venir en Sicile saisir l'opportunité qui se présente de convertir ce jeune prince, peu expérimenté dans les affaires publiques, à son idéal politique. Ravi, Platon se hâte. Il est fort bien accueilli à Syracuse et Denys semble l'écouter. Sa déception n'en est que plus amère. Rendu soupçonneux tant à l'égard de Platon qu'à l'égard de Dion, en lesquels il voit des rivaux possibles, Denys exile Dion et retient Platon prisonnier quelque temps, pour enfin le libérer avec promesses de les rappeler bientôt l'un et l'autre.

Nouveau retour de Platon à Athènes où, pendant six ans, il compose ses « Dialogues » les plus difficiles.

En 361 reprise du même scénario. Denys invite Platon qui, malgré son âge, soixante-cinq ans, et cédant à de multiples sollicitations, entreprend son troisième voyage en Sicile. L'échec, cette fois, est total et tragique. Dion, que malgré ses engagements Denys non seulement ne rappelle pas mais bafoue, et dans son honneur (Denys marie la femme de Dion au gouverneur de Syracuse !), et dans ses biens (il les confisque), s'empare de Syracuse par surprise et y installe une dictature qui se termine, trois ans plus tard, par son assassinat des mains de son « ami » Callippe, Athénien, élève du Lycée !

Quant à Platon il ne fallut pas moins que l'intervention d'Archytas[30], pour qu'il obtînt la permission de repartir. L'assassinat de Denys indigna et désespéra Platon, sans pour autant lui faire perdre confiance dans son idéal politique et ses méthodes d'éducateur.

Il mourut à Athènes pendant qu'il écrivait « Les Lois », œuvre donc inachevée, mais — telle quelle — le plus long de ses « Dialogues », dans lequel il décrit la meilleure cité possible, puisque la parfaite n'existe sans doute que dans le royaume des Idées.

« Nul n'entre ici s'il n'est géomètre »

Au linteau de la porte d'entrée de l'Académie était cet avertissement : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » C'est dire l'importance qu'attachait Platon aux mathématiques en tant que discipline préparatoire (propédeutique), nous apprenant à nous dégager des choses immédiatement sensibles pour considérer des rapports intelligibles, nous éloigner du « concret » pour appréhender « l'abstrait ». C'est par cette discipline des mathématiques que nous devenons aptes à élaborer une construction, qu'on appelle hypothético-déductive,

© Eyrolles Pratique

c'est-à-dire une théorie qui reconstruit déductivement (selon des règles logiques) un donné à partir d'hypothèses.

■ Par exemple : à partir du théorème que la somme des angles d'un triangle vaut deux droits, on *déduit* que la somme des angles d'un polygone vaut autant de fois deux droits qu'il a de côtés moins deux.

■ Comme plus généralement : à partir d'une hypothèse (axiome, postulat, définition) indémontrée, on déduit logiquement une théorie, un système, une construction[31].

C'est grâce à cette méthode qu'il est possible de mesurer, compter, peser, et de rendre le réel intelligible et donc objectif.

Mais les mathématiques ne sont que le « prélude de l'air qu'il faut apprendre ».

« Au terme du monde intelligible est l'idée du Bien »

Pour Platon, comme pour Socrate, **l'opinion** est vide de sens, elle ne traduit que l'intérêt, le désir, le caprice. Il faut lui substituer **le concept** (l'idée). La parole est l'outil de la justesse et de la justice dont on mésuse en en faisant l'outil de l'opinion.

Grâce à la dialectique — cette entreprise critique radicale — le philosophe — ce spécialiste compétent — fait de la parole le seul usage qui soit conforme : ordonner le réel, harmoniser les rapports entre les hommes en les rendant intelligibles. Sans justesse dans le raisonnement, il ne saurait y avoir justice entre les hommes. Être juste, c'est en quelque sorte connaître avec justesse et agir avec justice. L'État sera alors géométriquement harmonieux quand chacun, selon sa compétence-complexion, occupera la place et la fonction qui lui reviennent : ouvrier, soldat, administrateur.

Cette division tripartite reproduit d'ailleurs celle de l'âme, et de même que la justice privée harmonise les trois parties de l'âme (concupiscence, cœur, esprit), la justice sociale harmonise les trois classes de l'Etat-cité.

L'homme juste ne permet pas qu'aucune partie de lui-même fasse rien qui lui soit étranger, ni que les trois principes de son âme empiètent sur leurs fonctions respectives ; il établit au contraire un ordre véritable dans son intérieur, il se commande lui-même, il se discipline, il devient ami de lui-même, il harmonise les trois parties de son âme absolument comme les trois termes de l'échelle musicale, le plus élevé, le plus bas, le moyen, et tous les tons intermédiaires qui peuvent exister, il lie ensemble tous ces éléments et devient un de multiple qu'il était, il est tempérant et plein d'harmonie et dès lors dans tout ce qu'il entreprend, soit qu'il travaille à s'enrichir, soit qu'il

© Eyrolles Pratique

soigne son corps, soit qu'il s'occupe de politique, soit qu'il traite avec des particuliers, il juge et nomme toujours juste et belle l'action qui maintient et contribue à réaliser cet état d'âme et il tient pour sagesse la science qui inspire cette action, au contraire, il appelle injuste l'action qui détruit cet état, et ignorance l'opinion qui inspire cette action. (La République, *livre IV*)

S'il nous faut d'abord apprendre à mesurer, à nous éloigner des impressions sensibles pour appréhender l'intelligible, l'idée, l'objectif, l'essence, cela ne saurait suffire, car nous devons non seulement baliser horizontalement, d'idée séparée (concept) en idée séparée, tout le champ de l'intelligible, mais encore, verticalement, par cette discussion raisonnée qui n'est autre que le dialogue dialectique, nous élever jusqu'à **l'Idée de toutes les idées**, c'est-à-dire le principe premier, le Bien, auquel toutes les idées participent, avec lequel elles sont en relation nécessaire. Une fois ce mouvement ascendant opéré et le Bien reconnu comme ce soleil qui d'évidence éclaire et « nourrit » tout, nous pourrons « redescendre » et ordonner rationnellement le monde, la cité, l'individu, selon une géométrie harmonieuse.

Au terme du monde intelligible est l'idée du Bien, difficile à voir, mais qu'on ne peut voir sans conclure qu'elle est universellement la cause de toutes les choses bonnes et belles, elle qui a engendré, dans le monde visible, la lumière et le souverain de la lumière, étant elle-même souveraine dans le monde intelligible, dispensatrice de vérité et d'intelligence : c'est elle qu'il faut voir si l'on veut agir sagement, soit dans la vie privée, soit dans le vie publique. (La République, *livre VII*)

Les mythes

D'une part il y a **le sensible**, d'autre part **l'intelligible**.

Jadis, il y avait le monde intelligible, pur et immuable, d'une part, et une sorte de « chaos », impur et changeant (mais qui n'était pas encore à proprement parler le monde sensible), d'autre part.

Le Dieu ordonna au Démiurge[32] d'organiser ce chaos en prenant pour modèle le monde intelligible, pur monde des Idées ou Essences. De cette création est née notre monde sensible mixte (pas exactement un mélange) en quelque sorte de « chaos » et d'« idée ». Et d'une certaine façon, de même que le Démiurge n'est pas parvenu à « copier » le monde intelligible, mais s'est inspiré de lui pour donner forme au matériau brut du chaos, de même notre savoir ne parvient pas à copier le monde intelligible, mais s'inspire de lui pour fabriquer ses concepts, sa vision.

© Eyrolles Pratique

Et dans cette fabrication, un rôle non négligeable est dévolu à la métaphore, à la comparaison, au mythe qui sert en quelque sorte de moyen terme pour, d'une part, traduire au non-philosophe la clarté entr'aperçue par le philosophe, et pour, d'autre part, permettre au philosophe de dire métaphoriquement ce qu'il ne parviendrait pas à dire autrement.

Le célèbre *mythe de la Caverne* illustre bien cette situation. Nous sommes comme des prisonniers plongés dans une semi-obscurité où nous ne distinguons que des ombres. Le premier qui parvient à se libérer de ses chaînes (= le philosophe) et contemple au dehors la lumière du Soleil-Bien en est durablement ébloui. Mais quand il redescend auprès de ses compagnons d'infortune, l'obscurité retrouvée le désarçonne et le gêne à la fois. Comment évoquer pour les autres et avec eux ce qui l'a ébloui ? Comment, replongé dans l'obscurité, retrouver l'appui de ce qui l'a ébloui ?

Le mythe tend à exprimer l'inexprimable, il sert d'appui au saut de l'âme dans la vision intellectuelle.

Il y a chez Platon quantité de mythes pour « expliquer » le monde, l'âme, l'homme, l'amour, la mort. Ils sont pleins de poésie, de grandeur et de charme. Leur lecture et ce qu'ils donnent à entrevoir n'est pas le moindre attrait littéraire et philosophique de l'œuvre de Platon.

L'État le meilleur possible

Comme nous l'avons déjà évoqué, tout le platonisme pourrait se résumer dans l'effort que fait le philosophe, face à la crise majeure de son temps : la guerre des opinions et la violence entre hommes, pour construire dialectiquement une ***utopie*** qui serait la juste mesure à partir de laquelle une harmonisation prendrait sens et réalité.

Un mythe vient servir de moyen terme pour expliquer d'où nous venons, vers où nous allons.

Au temps de l'âge d'or, à l'époque de Cronos[33] tout était tempéré et l'inspiration divine présidait à l'harmonie générale : tout était transparent et tout marchait dans le bon sens. Puis, survint le retrait du Dieu, et le temps de Zeus, fils de Cronos, et l'homme, abandonné à son animalité et ne recevant plus des dieux qu'une aide de départ (don du feu et de l'industrie), se trouva seul au sein de la nature déchue, et seul en son rapport à l'autre. La connivence de l'homme avec la nature et avec les autres hommes était rompue, et l'homme

© Eyrolles Pratique

se trouva alors dans la nécessaire obligation, sous peine de périr, de substituer à cette **connivence** une **connaissance**.

Il lui fallait essayer, par le détour théorique, de reconstruire un chemin qui tende — même s'il sait ne pouvoir y aboutir parfaitement — à constituer une harmonie de second rang.

Il fut un temps où les sociétés patriarcales surent limiter les dégâts en reconstituant une harmonie, toujours de second rang, sur base de quelques éléments, avec un minimum de parole et sans écriture. Auto-limitées et s'auto-limitant, ces sociétés harmonisaient (« géométrisaient ») peu d'éléments. Mais aujourd'hui que la « civilisation » accroît de par elle-même et le nombre des hommes, et le nombre de leurs désirs, et le nombre de leurs opinions, le détour théorique de la connaissance (**construction de concepts de justesse et de justice**), s'impose comme unique solution de faire échec à la guerre des discours et à la violence entre les hommes.

Voici ce que dit Platon dans une de ses *Lettres* qui nous sont conservées.

> *... Finalement je compris que tous les États actuels sont mal gouvernés, car leur législation est à peu près incurable sans d'énergiques préparatifs joints à d'heureuses circonstances. Je fus alors amené à louer la vraie philosophie et à proclamer que, à sa lumière seule, on peut reconnaître où est la justice dans la vie publique et dans la vie privée. Donc, les maux ne cesseront pas pour les humains avant que la race des purs et authentiques philosophes n'arrive au pouvoir ou que les chefs des cités, par une grâce divine, ne se mettent à philosopher véritablement.* (Platon, *Lettre VII*, traduction L. Robin)

La solution que préconise Platon est peut-être aujourd'hui moins sûre que son verdict, mais il n'en reste pas moins que vingt-cinq siècles après, et son projet et son analyse n'ont rien perdu de leur pertinence.

Les œuvres de Platon

Nous avons de lui vingt-huit *Dialogues*, dont deux sont de véritables traités, et quelques lettres.

On pourrait dire que *La République* servait quasi de « manuel » aux élèves de l'Académie et que *Les Lois*, son dernier dialogue, inachevé mais le plus long, exprime le dernier « état » de sa pensée quant aux compromis nécessaires entre la pure théorie (vision) et le meilleur État possible étant donné l'imperfection humaine.

© Eyrolles Pratique

On a l'habitude de classer ses œuvres en trois groupes, correspondant à la fois à sa biographie (jeunesse, maturité, « troisième âge ») et aux « étapes » de sa pensée.

1° **Les dialogues de jeunesse ou dialogues socratiques**, dont les plus importants sont :

- *l'Apologie de Socrate* : l'histoire du procès de Socrate et des trois discours qu'il tint devant ses juges.
- *Criton* : dialogue sur le devoir. C'est dans ce dialogue que figure la célèbre prosopopée des *Lois* qui dissuadent Socrate de fuir pour échapper à une mort injuste.
- *Gorgias* : critique d'une rhétorique qui ne se fonde pas sur la justice.
- *Menon* ou *Sur la vertu*. Où il est dit, entre autres, que la connaissance est réminiscence de ce que notre âme a appris au cours des vies antérieures.

  Dans ces *Dialogues* critiques, la méthode utilisée est la « maïeutique » (art d'accoucher les esprits de la vérité qui est en eux) et l'ironie (feindre ignorer pour amener l'autre à deviner le vrai, c'est-à-dire qu'il ne sait pas mais croit savoir). Par cette méthode, le problème est posé, les opinions (nécessairement fausses) sont ébranlées sinon détruites, mais il n'y a pas apport de solution positive.

2° **Les dialogues de la maturité** dans lesquels Platon exprime, légitime et articule son apport original positif : la théorie des Idées ou des Formes intelligibles. Signalons au moins :

- *Phèdre* ou *De la Beauté* : l'âme y est comparée à un char ailé tiré par deux chevaux, qui symbolisent les tensions mêmes du conducteur : le cheval blanc et noble aspire au Ciel, le cheval noir et massif est attiré par la terre.
- *Phédon* : sur l'immortalité de l'âme et la mort de Socrate.
- *Le Banquet* : dialogue sur le Beau et l'Amour, sur l'accomplissement que représente la montée qui part de l'amour des corps pour aboutir à l'amour des esprits (dialectique ascendante de l'amour).
- *La République* (10 livres) : de la justice et de l'organisation de l'État harmonieux idéal. Dans ce dialogue se trouve le saisissant tableau des transformations par lesquelles le gouvernement des meilleurs (aristocratie) se dégrade en timocratie ou régime militaire, celui-ci en oligarchie (gouvernement de quelques-uns), celle-ci en démocratie (gouvernement du peuple), et finalement en tyrannie (gouvernement usurpé d'un seul).

© Eyrolles Pratique

3° Les derniers dialogues dans lesquels Platon, en même temps qu'il rend mieux compte de la participation des choses sensibles aux Idées donne, dans les *Lois*, la théorie (vision) du compromis auquel il se résout quant à l'État le meilleur possible.

- *Le Sophiste*
- *Parménide*

> Dialogues sur l'Être et le Non-Être, sur l'Un et le Multiple.

Dialogues d'une technicité et d'une subtilité redoutables ; ils sont les plus difficiles de son œuvre.

- *Le Politique* ou *De la royauté*. Dialogue intermédiaire entre la Cité idéale de *La République* et la Cité la meilleure possible des *Lois*. C'est dans ce dialogue que figure l'admirable mythe de l'âge d'or.
- *Timée*. *De la nature*. Explication de la formation de l'univers, de l'âme et du corps. Cosmologie et anthropologie.
- *Les Lois* ou *De la législation* : le meilleur État possible, étant donné, d'une part, la Cité idéale (dont le modèle se trouve dans *La République*) et, d'autre part, les nécessités et faiblesses de l'heure.

Remarque

Qu'on puisse critiquer la pensée de Platon sur tel ou tel point, ou même en bloc, qui n'en conviendrait. Qu'on puisse l'annexer ou la récupérer, cela s'est vu aussi. Qu'aux hommes d'aujourd'hui son recours aux mythes puisse apparaître comme folle imagination abracadabrante d'un autre âge, après tout pourquoi pas ?

Que Platon n'ait pas réussi à convertir Denys à sa vision du meilleur État possible, ni être éducateur de quelque prince que ce soit, ne prouve aucunement qu'il ait eu tort d'essayer, ou — encore moins — que sa vision et ses talents d'éducateur ne valaient rien.

Vingt-quatre siècles après sa mort, ils sont encore nombreux ceux qui sont preneurs du projet qui fut le sien : que chaque chose ait (et soit à) sa place, selon la justesse et la justice, l'une se réglant sur l'autre. Et qui ont de ce fait contracté envers lui une dette immense et incontournable, ne resterait-il rien d'autre de sa démarche — ce qui est loin d'être le cas.

© Eyrolles Pratique

Mais qu'en est-il de ceux qui ne sont pas preneurs, et qui, sans pour autant céder au caprice violent ou banal du moment, à la manière du tyranneau ou du tyran, refusent un tel projet comme « idéaliste » , réducteur, totalitaire, bourgeois ou que sais-je encore, et qui n'acceptent de parole que celle qui, « par-delà le Bien et le Mal » (Nietzsche) ou « par-delà l'État » (Marx), vise à libérer l'homme du Dieu (ou des dieux) qu'il se donne ?

Pour ceux-là, sans doute, la philosophie a depuis longtemps cessé d'exister, quoique la philosophie, bonne mère, les considère toujours comme ses enfants.

Nous n'avons évidemment pas la prétention de trancher, mais simplement d'ajouter ce début de réflexion iconoclaste au dossier, et de Platon, et, partant, de la philosophie.

Aristote 384-322



Nicomaque, le père d'Aristote, était le médecin particulier et l'ami du roi de Macédoine. Ceci peut sans doute expliquer en partie l'intérêt d'Aristote pour les sciences biologiques.

Il perdit très jeune ses parents et fut confié à la tutelle d'un oncle dont, par reconnaissance, il adopta plus tard le fils.

À dix-sept ans, il partit pour Athènes où il s'inscrivit à l'Académie de Platon. Pendant vingt ans il y travailla, recevant et discutant l'enseignement de son maître, dans le même temps qu'il poursuivait sa propre recherche. On prétend que Platon l'aurait surnommé *Nous*, c'est-à-dire Intelligence, tellement était remarquable sa vivacité d'esprit.

Pendant longtemps Aristote fut de Platon le disciple fervent. D'après certains fragments de dialogues conservés, on peut constater qu'il écrivait à la manière du maître et qu'il renchérissait même sur le sentiment religieux de ce dernier.

On a de lui ce fragment de jeunesse d'un accent tel qu'il l'apparente à Job : « La meilleure de toutes les choses est de ne pas naître et la mort est préférable à la vie. » (*Eudème*, fragment 6)

© Eyrolles Pratique

Dans un autre fragment, il compare l'union de l'âme au corps au supplice qu'infligeaient à leurs victimes certains brigands « liant étroitement face à face le vivant et le mort ».

À la mort de Platon (348), Aristote quitta l'Académie et fonda une école à Axos[34] où il resta trois ans.

Après la mort de sa première femme, il eut une union durable avec une femme de sa ville natale ; elle lui donna un fils, qu'il appela du nom de son père : Nicomaque. C'est pour ce fils qu'il écrivit plus tard l'*Éthique à Nicomaque*.

Ayant quitté Axos, il ouvrit une autre école à Mytilène, dans l'île de Lesbos.

En 342 il fut invité par Philippe, roi de Macédoine, à être le précepteur du jeune Alexandre, âgé alors de treize ans. D'avoir approché de si près le roi, dont il devint l'intime, d'avoir été le précepteur de son fils, et d'avoir côtoyé cette cour brillante, eut certainement une influence sur ses idées politiques. Sept ans plus tard, Alexandre, âgé de vingt ans, succéda à son père, et Aristote quitta la cour de Macédoine.

De retour à Athènes, il y fonda en 335, à près de cinquante ans, son Lycée.

Les cours qu'il y donnait étaient différents selon le public auquel ils étaient destinés. Cours ésotériques, limités au cercle des élèves du Lycée, cours exotériques destinés à un auditoire plus large.

On raconte qu'il aimait se promener dans les allées entourant l'école, d'où le nom de péripatéticiens (les « promeneurs ») donné aux élèves du Lycée qui ne pouvaient faire autrement que de déambuler avec le maître, et le nom de péripatéticienne donné à l'Ecole[35].

Ami d'Alexandre[36], Aristote rêvait d'une unification de la Grèce, fût-ce sous la férule macédonienne. Les « nationalistes » grecs, dirigés par Démosthène, lui en voulaient de ce qu'ils considéraient comme une trahison. À la mort d'Alexandre (323) on porta contre Aristote, pour le disqualifier, l'accusation habituelle et passe-partout d'impiété, telle qu'on l'avait, soixante ans plus tôt, portée contre Socrate.

Aristote quitta Athènes sur-le-champ pour éviter, dit-il, que les Athéniens ne péchassent deux fois contre la philosophie.

Retiré à Chalcis, petite ville de la péninsule chalcidique, près de la Macédoine, il y mourut l'année suivante d'une maladie d'estomac dont il souffrait depuis longtemps.

© Eyrolles Pratique

L'ami de Platon

Dans une vie d'Aristote une sentence lui fait dire : « Platon m'est cher, mais plus encore m'est chère la vérité. » (*Amicus Platon sed magis amica veritas*)

Il s'agit en vérité d'une interprétation exagérée, mais devenue légendaire, d'un passage d'Aristote qui, dans *l'Éthique à Nicomaque*, dit ceci : … « L'amour de la vérité parle plus fort que les considérations d'ordre privé, spécialement lorsqu'on fait profession de philosophe. » Le respect, évidemment, n'implique aucunement quelque suivisme que ce soit. Et on pourrait même prétendre à bon droit qu'un respect exagéré fige indûment ce que le vrai respect commande : être fidèle à l'élan, à la méthode de qui vous inspire plutôt que de s'arrêter là où il s'est arrêté.

Aristote, comme tout grand créateur, a retenu de son maître Platon ce qui était l'essentiel de sa motivation : bien connaître pour mieux agir, et a poursuivi de sa recherche ce qu'il estimait pouvoir poursuivre, et transformé de celle-ci ce qu'il estimait devoir transformer. Nous ne pouvons ici examiner cela en détail.

Nous n'insisterons que sur un point qui nous semble le plus fondamental : l'abandon, par Aristote, de la théorie des Idées (réalités invisibles auxquelles le sensible participe), et son remplacement par une **théorie de l'immanence**, dans le monde sensible lui-même, des formes intelligibles.

« Les choses les plus hautes et les plus difficiles »

Le rôle du philosophe, selon Aristote, consiste à la fois à connaître les choses de notre univers mouvant et changeant et à tenir un discours sur l'être. A la fois viser à tout savoir de l'univers dans lequel nous vivons et qui possède son autonomie propre, et à la fois savoir le tout de ce qui est pensable de l'être.

Dans le classement des œuvres d'Aristote qu'on doit à Andronicos de Rhodes, les œuvres traitant du Premier Moteur, de Dieu, des causes, font suite aux œuvres sur la nature (la physique). C'est pourquoi leur a été donné le nom collectif de ***métaphysique*** (« après la physique », le préfixe grec meta signifiant, entre autres, après).

Ce terme est évidemment ambigu car cet « après la physique » peut être entendu soit comme « post-physique » c'est-à-dire prolongement en plus abstrait de celle-ci, soit comme « trans-physique », c'est-à-dire au-delà, au-dessus de la physique.

© Eyrolles Pratique

Nous ne pouvons ici faire plus que de signaler que, de toute façon, la partie de la métaphysique qui traite de Dieu ne peut-être que « transphysique » et que celle qui traite de l'être commun ne peut être que « post-physique », et que l'articulation qui pourrait exister entre les deux problématiques n'est ni évidente ni nécessairement possible. Essayons, pour notre part, de présenter en quelques mots cette science de l'être sans trop errer.

■ Pour Aristote, **toute chose est une substance** (l'être qui subsiste, le « substantif ») au sein de laquelle se trouvent unies matière et forme. La substance est une chose concrète, qui existe en soi, qui subsiste sous les changements qu'elle subit, qui est séparée des autres substances, qui reçoit des attributs, mais n'est attribut d'aucune autre substance. Par exemple : la substance Socrate « reçoit » des attributs « essentiels » comme : humain, raisonnable, mortel, ou « accidentels » comme : grec, grand, laid, mais de nulle chose on ne dira qu'elle est Socrate. De même, la substance (la chose concrète), cette table-ci, peut recevoir tel ou tel attribut (grande, belle, longue...) mais ne servira d'attribut pour nulle chose.

Car la **forme** est ce qui détermine la **matière** à être telle substance et non une autre. Si la forme est la première cause de la substance et la matière la seconde, Aristote ajoute encore deux autres causes : la **cause efficiente** (ce par quoi quelque chose est ce qu'elle est), et la **cause finale** (ce en vue de quoi quelque chose est). Mais, en fait, on peut dire sans trop se tromper que ces deux causes, l'efficiente et la finale, sont déjà contenues dans la forme qui détermine la matière et permet d'opérer le passage **de la puissance à l'acte**. La puissance étant entendue comme ce que la forme permet que le devenir, le changement réalise, actualise. Ainsi, un pommier passe pleinement de la puissance à l'acte en donnant des pommes, une femme en enfantant, un animal capable de raison en devenant un être vertueux.

■ Mais, selon Aristote, pour que ces changements en qualité et en quantité, ce **devenir**, ce mouvement soient possibles, il faut qu'ils aient leur origine, leur principe, leur source, en un **Premier Moteur**, en un **Acte Pur**, en Dieu.

Ce Premier Moteur est cet Être suprême qui est au principe des choses, même s'il est clair, pour Aristote comme pour les philosophes grecs en général, que la matière est éternelle. Il est ce Premier Moteur, le principe immobile du mouvement auquel d'ailleurs se subordonnent les astres, comme êtres

© Eyrolles Pratique

éternels. Il est Acte Pur car pleinement réalisé, sans puissance (au sens déjà vu d'aptitude au changement), sans devenir. Il fait l'objet d'une science à part : la théologie, comme partie de la métaphysique dans sa problématique « trans-physique ». Autrement dit, il est au-delà de la nature, de la physique, des phénomènes mesurables, qualifiables, objets d'expérimentation. Mais tout se passe comme si, ayant reconnu sa nécessité, le Dieu d'Aristote et des philosophes, comme dit Pascal, n'intervenait plus en rien dans notre monde sublunaire, dont la science physique rend compte. Ce Dieu était à ce point abstrait qu'il n'a pas du tout « gêné » Aristote dans sa philosophie morale immanente, ni ne l'a empêché d'être un vrai savant au savoir encyclopédique tel qu'il fera autorité jusqu'à Descartes. « Aristote l'a dit » a longtemps servi, sinon de preuve, à tout le moins d'argument d'autorité et de compétence, à quoi il fut longtemps, à tort évidemment, difficile de répliquer.

Le père de la logique

Le terme de logique fut inventé plus tard par les stoïciens. Aristote, lui, parlait d'***organon***, c'est-à-dire instrument, outil, organe. Et, à proprement parler, la logique n'est pas une science au sens habituel de ce terme, mais une manière générale de traiter les choses, une technique du discours correct. A l'heure actuelle, on pourrait dire que les spécialistes de la logique, les logiciens, ne sont pas des philosophes mais des spécialistes d'une discipline de plus en plus formelle.

Avant de pouvoir fonctionner, la logique se doit de reconnaître le langage et ce qu'il tend à réaliser tout d'abord : nommer, classer, définir, attribuer un caractère (attribut, prédicat) au sujet.

■ **Les prédicats** les plus généraux sont les dix **catégories** que relève Aristote.

En voici le tableau avec un exemple.

1. Qu'est-ce que ? = substance	Aristote
2. De quelle nature ? = qualité	philosophe, mortel...
3. Combien ? = quantité	1,75 m, 73 kg
4. Par rapport à quoi ? = relation	ami de Platon, fils de Nicomaque
5. Où ? = lieu	au Lycée, à Athènes...
6. Quand ? = temps	à 9 h du matin, le soir...

© Eyrolles Pratique

7. Dans quelle position ? = **situation**	se promenant, dormant…
8. Qu'a-t-il ? = **possession**	riche, vêtu d'une tunique…
9. Que fait-il ? = **action**	parlant, critiquant…
10. Que reçoit-il ? = **passion**	accusé d'impiété, supportant la douleur…

Ces catégories générales une fois reconnues, il faut encore s'interroger sur la véracité ou la fausseté réelle des propositions (phrases) attribuant telle « qualité » à tel sujet.

Par exemple, s'il est exact de dire : tous les hommes sont mortels parce que mortel peut se dire de chaque homme, il est faux de dire l'inverse : tous les mortels sont des hommes, parce que « homme » ne peut se dire que de quelques mortels et non de tous.

■ Par ailleurs, il convient de **classer les différents types de propositions** :

1. *Universelle positive* (symbole A) : tous les hommes sont mortels.
2. *Universelle négative* (symbole E) : aucun homme n'est immortel.
3. *Particulière positive* (symbole I) : quelques hommes sont blancs.
4. *Particulière négative* (symbole O) : quelques hommes ne sont pas blancs.

Remarque

La proposition singulière (Socrate est mortel) est assimilée à une proposition universelle positive (A), car l'attribut (prédicat) épuise tout ce qui est dit du sujet. C'est en quelque sorte comme si on disait « tout Socrate » est mortel.

■ Ce qui nous amène à dire un mot de ce qu'est **la compréhension et l'extension d'un concept** (idée).

1. **La compréhension est le contenu d'une idée**. Soit l'idée « homme » qui contient les éléments suivants : être, vivant, sensible, raisonnable. Ou l'idée « animal » qui contient ces mêmes éléments sauf : raisonnable. Donc, en compréhension, l'idée homme est plus riche que l'idée animal.

© Eyrolles Pratique

De même, en compréhension, l'idée Socrate est plus riche que l'idée homme puisqu'elle contient encore d'autres éléments essentiels ou accidentels : philosophe, athénien, grec, laid…

2. L'extension est l'ensemble des sujets auxquels le contenu d'une idée peut être attribué. Ainsi, l'idée homme convient et aux Français et aux Russes, et aux Noirs et aux Blancs, et à Pierre et à Paul. Donc, en extension, l'idée homme convient à tel homme singulier, comme à tout groupe particulier.

De ceci il découle :

a) que l'on peut classer les idées, les concepts. Par exemple, le concept animal est plus étendu (a une extension plus grande) que le concept homme. Ainsi le concept homme est une espèce qui est contenue dans le concept animal, qui, lui, est un genre ;
b) qu'au plus l'idée est compréhensive au moins elle est étendue. Ainsi, l'idée Français est plus compréhensive que l'idée homme, puisque s'appliquant à moins de sujets, tandis que l'idée femme est plus extensive que l'idée Français puisque s'appliquant à plus de sujets.

Quant à l'idée singulière (Pierre, cette table-ci), elle est évidemment plus restreinte en extension, puisque se limitant à un seul individu, à un seul sujet, mais elle équivaut à une idée universelle (tous). En effet, puisque l'idée universelle s'applique à tous les sujets auxquels elle convient sans en excepter aucun (tous les hommes sont mortels et non quelques-uns), elle s'applique de même à un sujet auquel elle convient et qui parce que unique, singulier, l'épuise (Socrate est mortel = « tout Socrate » est mortel, et non une partie ou la moitié).

■ Ceci posé : l'idée (le concept), les catégories, les propositions, on peut établir **un modèle de raisonnement correct**, celui qui déduit logiquement une proposition conclusive à partir de deux propositions prémisses.

Il y a bien sûr d'autres modes de raisonnement (l'induction, par exemple[37]) ; en outre, le mode de raisonnement dont nous allons parler est plus riche que ce que nous allons en dire, sans parler de ce que la logique formelle moderne a apporté comme précision et comme rigueur.

© Eyrolles Pratique

Il n'empêche que c'est à Aristote que revient la paternité de ce mode de raisonnement (**le syllogisme**) qui nous permet de nous rendre compte que souvent nous affirmons plus que ce que nous pouvons rigoureusement déduire, que nous généralisons donc abusivement, et que nos raisonnements pèchent souvent par ambiguïté et par enchaînement indu. Ne serait-ce que pour cela, il vaut la peine d'en dire quelques mots en précisant bien qu'il y a sophisme dès que nous péchons contre une des règles du syllogisme.

Le syllogisme catégorique *

Un syllogisme se compose de trois termes et de trois propositions.

■ Trois termes :

□ *le grand terme (T)*

a la plus grande extension
est appelé majeur
se trouve dans la première proposition appelée majeure
et dans la conclusion

□ *le petit terme (t)*

a la plus petite extension
est appelé mineur
se trouve dans la deuxième proposition appelée mineure et dans la conclusion

□ *le moyen terme (M)*

se trouve en rapport avec le majeur dans la majeure
se trouve en rapport avec le mineur dans la mineure
ne se trouve jamais dans la conclusion

Dans un syllogisme, il s'agit de mettre ces trois termes en relation de telle façon que le moyen terme, commun à la première et à la deuxième propositions, disparaisse dans la conclusion et qu'on puisse ainsi établir entre le petit terme (mineur) et le grand terme (majeur) une relation correctement déduite.

* Nous laissons de côté le syllogisme hypothétique.

© Eyrolles Pratique

■ Les trois propositions sont donc la **majeure** et la **mineure**, qu'on appelle *prémisses*, et la troisième, qu'on appelle **conclusion**.

A. Le moyen terme est sujet dans la majeure et prédicat dans la mineure

*Tout homme est mortel**

Or Pierre est un homme

Donc Pierre est mortel

Dans le cas de cette première figure, la conclusion sera toujours une proposition de type A,E,I,O. C'est pourquoi cette figure, par rapport aux deux suivantes, est la plus productive.

Remarques

Nous laissons de côté le syllogisme hypothétique.

La formulation : « tous les hommes sont mortels » est équivalente.

Si une des prémisses est fausse la conclusion sera fausse évidemment mais le raisonnement aura l'air correct. Il s'agit là d'un sophisme. Par exemple :

Tous les Russes sont roux

Or Vania est Russe

Donc Vania est roux

La déduction est formellement correcte mais la conclusion est fausse car la majeure est fausse : tous les Russes ne sont pas roux, car au fond, roux est un attribut accidentel et non essentiel.

De même « tous les savants sont fous, or Pierre est un savant donc Pierre est fou » est aussi un sophisme puisque fou est un attribut accidentel qui n'est pas essentiel au concept de savant. Bien sûr, si tous les savants étaient par essence fous... mais cela se saurait !

* La formulation : « tous les hommes sont mortels » est équivalente.

© Eyrolles Pratique

Il s'agit là de deux exemples de sophismes par généralisation abusive. Mais si l'on disait « quelques savants sont fous » (proposition acceptable), on ne saurait rien en déduire quant à Pierre, qui pourrait appartenir aussi bien à la fraction des savants fous qu'à celle des savants qui ne le sont pas. De même pour Vania, si quelques Russes sont roux (proposition acceptable) on ne pourrait rien en déduire quant à lui.

B. Le moyen terme est prédicat dans les deux prémisses. La conclusion, dans ce type de figure, sera toujours une proposition négative universelle (I) ou particulière (O).

Toute baleine est un mammifère

Or nul poisson n'est un mammifère

Donc aucun poisson n'est une baleine

C. Le moyen terme est sujet dans les deux prémisses

La conclusion, dans ce type de figure, sera toujours une proposition particulière positive (I) ou négative (O).

Tous les oiseaux volent

Tous les oiseaux sont des animaux

Donc quelques animaux volent

Dans ce type de syllogisme, une prémisse fausse n'entraîne pas pour autant un sophisme. Exemple :

Tous les oiseaux sont migrateurs

Tous les oiseaux sont des animaux

Quelques animaux sont migrateurs

La conclusion est valide malgré que la majeure soit fausse.

Le dilemme

En passant, disons un mot d'un type de raisonnement qu'on n'a que trop tendance à confondre avec une alternative simple.

© Eyrolles Pratique

Une alternative est un système de deux propositions dont, si l'une est fausse, l'autre est vraie, et réciproquement.

Exemples : ou bien la terre tourne autour du soleil, ou bien le soleil tourne autour de la terre. Ou bien Dreyfus est coupable, ou bien l'État-major est coupable.

Par extension, une alternative est tout choix entre deux possibilités. Tu as le choix : ou bien tu restes à la maison, ou bien tu viens au cinéma avec moi.

L'usage récent d'appeler alternative toute solution de rechange est une erreur, source d'ambiguïté. En effet, « il y a une alternative » signifie qu'il y a un choix entre deux possibilités, tandis que dans ce sens fautif cela signifie qu'il y a une unique solution de rechange.

Mais revenons au dilemme, qui se dit d'une alternative telle que, quelle que soit l'option retenue, la conclusion sera identique.

Ou bien tu te trompes, ou bien tu n'as pas étudié. Si tu te trompes, c'est que tu n'as pas assez étudié. Si tu n'as pas étudié, ta mauvaise réponse s'explique. Mais dans les deux cas, tu mérites zéro.

Que ce type de raisonnement soit le plus captieux, le plus sophistiqué, une anecdote célèbre l'illustre de façon amusante.

Protagoras, le sophiste, très sûr des mérites garantis de son enseignement, avait convenu avec un de ses élèves, trop pauvre pour payer les leçons qu'il lui donnait, que ce dernier le rembourserait avec les gains de son premier procès qu'il ne pouvait que gagner. Mais si par malheur il le perdait, signe que les leçons reçues ne lui avaient pas été profitables, il ne lui devait plus rien. Comme son élève tardait à exercer son métier d'avocat pour le rembourser, Protagoras lui fit un procès et exposa devant les juges le dilemme suivant :

Soit mon élève gagne son procès, soit il le perd. S'il le gagne, il doit me payer en fonction de nos conventions.

S'il le perd, il doit me payer en fonction de votre verdict.

Dans les deux cas, il doit me payer.

À quoi son élève répondit par un même dilemme :

Soit je gagne mon procès, soit je le perds.

Si je le gagne, je ne dois rien payer du fait de votre verdict.

Si je le perds, je ne dois rien payer du fait de nos conventions à Protagoras et à moi.

Dans les deux cas, je ne dois rien payer.

© Eyrolles Pratique

Tout joue ici sur le cas non prévu d'un procès dans lequel seraient impliqués les deux protagonistes, et sur le fait que chacun tire argument à son profit soit de la convention, soit du jugement.

« Une hirondelle ne fait pas le printemps »

Si, comme le dit Aristote, avec ce bon sens de l'observateur consciencieux, « le fait de vivre doit être posé comme une sorte de connaissance » (*Éthique à Eudème*), du moins pour l'homme, ce vivant dont la « forme » est d'être raisonnable, une théorie du bonheur humain, privé et social, s'avère comme au principe même de sa moralité.

Si plaisir et peine ne peuvent constituer le critère de la moralité de nos actions — quoique le plaisir nous pousse à rechercher ce qui le produit, et la peine à nous écarter de ce qui l'entraîne — c'est parce qu'ils sont trop tributaires de ce qui survient et passe. Ils sont donc inessentiels.

■ Que le **bonheur** soit un bien (ce qui est bon, comme ce qu'on a de bon), et non un moment de plaisir, c'est ce qu'exprime Aristote dans cette phrase dont le début est passé en proverbe :

> *Une hirondelle ne fait pas le printemps, non plus qu'une seule journée de soleil ; de même ce n'est ni un seul jour ni un court intervalle de temps qui font la félicité et le bonheur.* (Éthique à Nicomaque)

■ Certes, le **plaisir** procède d'« une perfection de l'acte », et comme tel n'est séparable ni du bonheur ni de la vertu, mais en fait le plaisir s'ajoute « comme la beauté pour qui est dans la fleur de l'âge ». Autrement dit, le plaisir passe, tandis que le bonheur reste comme un imperdable bien, un (s)avoir acquis qui ne peut nous être ôté, tant que nous sommes en vie, puisqu'il est ce que nous sommes (devenus).

Savant, musicien, artisan, éducateur, notre imperdable bonheur est le talent que nous sommes et que nous avons parfois le plaisir d'exercer.

■ La **vertu** est ainsi la rencontre d'une faculté, d'une disposition naturelle, et de l'habitude volontaire bonne.

Il s'agit donc de bien accomplir, de bien faire passer de la puissance à l'acte, ce plus qui est en nous, ce talent, cette faculté que nous avons par disposition naturelle ; en quelque sorte de devenir ce que nous sommes quand nous sommes raisonnables.

© Eyrolles Pratique

Mais l'homme peut mésuser de cette disposition naturelle au bien, au bonheur, par mauvaise volonté, par mauvaise habitude.

> *Celui qui a lancé une pierre ne peut plus la reprendre, et cependant il dépendait de lui de la lancer ou de la laisser tomber, car le mouvement initial était en lui. Il en est de même pour l'homme injuste et le débauché qui pouvaient, au début, éviter de devenir tels : aussi le sont-ils volontairement ; mais une fois qu'ils le sont devenus, ils ne peuvent plus ne pas l'être.* (Éthique à Nicomaque)

Il est encore une autre façon de mésuser de cette disposition naturelle au bien, en agissant par excès ou par défaut, c'est-à-dire en ne respectant pas la mesure, le **juste milieu**.

Aristote considère que la vertu est un bien s'écartant de ce qui le vicierait, ou par excès, ou par défaut. Ainsi, le courage est le juste milieu entre la témérité qui le vicie par excès (c'est un courage sans prudence) et la lâcheté qui le vicie par défaut (c'est un courage sans générosité ou sans fermeté). De même, on peut montrer que la tempérance est le juste milieu entre la débauche et l'insensibilité, la libéralité un juste milieu entre prodigalité et avarice.

En somme, le juste milieu serait cet élan vers le meilleur possible qui tienne compte et des passions (qui font partie de notre nature) et de la raison (sa part la plus haute) qui les doit diriger et en faire bon usage, comme aussi des différences qui existent entre les êtres et les situations.

C'est ainsi que la justice, vertu par excellence, établit entre les êtres un « juste milieu » proportionnel. En effet, dans l'injustice l'un a trop et l'autre trop peu (ou pas du tout). Pour réparer cette situation, il faut se garder d'une vision « égalitariste » (la même chose pour chacun) et considérer la justice selon sa fonction distributive : à chacun selon ses mérites et ses besoins propres (celui qui travaille plus a droit à plus de biens ; les besoins alimentaires d'un bébé ne sont pas les mêmes que ceux d'un travailleur).

De même pour les peines qu'il s'agit de proportionner aux torts commis et à l'intention de mal faire, et non d'appliquer mécaniquement. C'est au fond l'**équité**, cette règle de plomb malléable, qui épouse la courbure du mur pierreux, qui doit tempérer ce qu'aurait de trop rigide une justice absolue. Comme le disait Cicéron : « À suprême justice, suprême injustice » (*summum jus, summa injuria*). Bien sûr, l'équité n'est pas supérieure à la justice absolue en tant que telle, mais supérieure à toute justice qui prétendrait se prononcer en termes absolus.

© Eyrolles Pratique

C'est dire d'une autre façon que cette justice absolue étant toujours difficile à établir, et qu'une trop grande rigueur risquant de dépasser la mesure, le juste milieu, il vaut mieux, en définitive, courir le risque d'être victime d'une injustice que celui de la commettre.

L'action injuste comporte deux extrêmes... L'un d'eux, le moindre, consiste à subir l'injustice, l'autre, le plus *grave, à la commettre.* (Éthique de Nicomaque)

Subir l'injustice plutôt que la commettre, voilà le garde-fou de toute justice ; proportionner les mérites, les besoins et les peines, voilà son fonctionnement selon la règle souple de l'équité.

Nous attelant à cette tâche d'acquérir par réflexion de bonnes habitudes volontaires (vertus), nous atteindrons alors un bonheur tranquille qui sera à la mesure même de ce qu'il y a de plus divin en nous : notre faculté de connaître, méditer, contempler.

Plus notre faculté de contempler se développe, plus se développent nos possibilités de bonheur et cela, non par accident, mais en vertu même de la nature de la contemplation. Celle-ci est précieuse par elle-même, si bien que le bonheur, pourrait-on dire, est une espèce de contemplation. (Éthique de Nicomaque)

« L'homme est par nature un animal politique »

Les hommes ne s'associent pas en vue de la seule existence matérielle, mais plutôt en vue de la vie heureuse, car autrement une collectivité d'esclaves ou d'animaux serait un État, alors qu'en réalité c'est là une chose impossible, parce que ces êtres n'ont aucune participation au bonheur ni à la vie fondée sur une volonté libre. (La Politique)

L'État, c'est la communauté du bien-vivre, et pour les familles et pour les groupements de familles, en vue d'une vie parfaite et qui se suffise à elle-même. (id.)

Fidèle à sa démarche du juste milieu, écartant à la fois l'excès et le manque, Aristote recherche dans la politique quel pourrait bien être le gouvernement le meilleur. Étant posé ce bien-vivre commun qui en est la raison d'être. Il en vient à délimiter les trois formes pures de gouvernement : **le monarchique** (le pouvoir est confié à un seul), **l'aristocratique** (à une minorité de meilleurs), **le républicain** (au plus grand nombre).

Aucun de ces régimes n'est préférable en soi, car des considérations de caractère national, de climat, d'étendue, interviennent dans le choix à faire. Néanmoins, ces trois formes de gouvernement ne sont bonnes que pour

© Eyrolles Pratique

autant que le bien commun en reste la raison d'être, et que nul excès ou manque n'en vicie l'exercice. Ainsi, une monarchie qui perdrait de vue le bien commun se dégrade en tyrannie, comme une aristocratie se corrompt en oligarchie, et une république en démocratie hostile aux riches.

Si la préférence d'Aristote, tout compte fait, va à la république, c'est parce qu'elle représente en quelque sorte le modèle même du juste milieu, une sorte d'égalité relative, une construction équitable.

En passant, remarquons tout de même que les relations entre le mari et la femme, le père et les enfants, le maître et l'esclave, relations qui constituent en quelque sorte un champ que l'État ordonne mais ne produit pas, même si elles nous semblent aujourd'hui injustes à plus d'un titre, n'en étaient pas moins accordées aux possibilités économiques de l'époque (comme le disait Aristote, les navettes ne tissent pas d'elles-mêmes) et en tout cas tempérées par l'équité. C'est peut-être ce qu'on pourrait tirer, à juste titre, de ce texte d'Aristote :

Il existe une certaine communauté d'intérêt et d'amitié entre maître et esclave, quand leur position respective est due à la volonté de la nature, mais s'il n'en a pas été ainsi, et que leurs rapports reposent sur la loi et la violence, c'est tout le contraire qui a lieu. (La Politique)

La Poétique

Nous ne pouvons achever ce survol de l'œuvre d'Aristote sans signaler au moins son « manifeste esthétique » : *La Poétique*, qui ne nous est pas parvenu en son entier.

Toute œuvre artistique est pour Aristote une « imitation » de la réalité sensible dont elle saisit la « forme », une re-création de la vie, de l'acte. C'est dire autrement que l'œuvre ne vaut que pour autant que la forme qu'elle imite soit bien rendue, recréée selon un art de faire dont Aristote dégage les lois et dont, quelques siècles plus tard, le théâtre classique français s'inspirera avec ses trois unités de temps, de lieu et d'action.

C'est d'ailleurs pour cette raison d'unité essentielle qu'Aristote peut dire :

La poésie est plus philosophique et d'un caractère plus élevé que l'histoire, car la poésie raconte plutôt le général, l'histoire, le particulier.

Pour l'essentiel, quoique avec d'autres mots, en parle-t-on différemment aujourd'hui ?

© Eyrolles Pratique

C'est aussi en vertu de cela que l'art, et singulièrement la tragédie, art par excellence pour Aristote, est capable de produire la « purification » (***catharsis***) de nos passions, au lieu de les attiser ou de les susciter comme pensait Platon.

L'interprétation la plus probable de la catharsis est que celle-ci purifie nos passions en leur permettant de s'exprimer sur le mode de l'imaginaire. On peut de même tenter d'y voir encore un « juste milieu » qui s'écarte tout autant de la sublimation (purification sans sensibilité) que de la sentimentalité (purification sans réflexion) pour s'élever vers ce qui n'est ni une moyenne, ni un « milieu » mais en quelque sorte une contemplation sereine et désintéressée, encore une fois le « juste milieu ».

Les œuvres d'Aristote

L'œuvre d'Aristote[38] se compose en gros d'une petite quarantaine de titres que l'on pourrait classer comme suit :

1. *Organon* (instrument), désigne l'ensemble des traités logiques (6 titres).
2. *Œuvres sur la Nature* (Physique, Traité du Ciel, Histoire des Animaux… une vingtaine de titres parmi lesquels il y a même un petit traité sur l'interprétation des songes).
3. *Métaphysique* (un titre mais 14 livres).
4. *Œuvres sur l'éthique* (Éthique à Nicomaque, Éthique à Eudème, Grande Morale).
5. *La Politique.*
6. *La Poétique, La Rhétorique.*

Les cyniques ou les « philosophes-chiens »

Le terme de cynique vient du mot grec *kuôn*, chien, animal qui non seulement mange, défèque et s'accouple avec une « simplicité animale » que n'entrave aucune convention sociale de bienséance, mais encore aboie et mord.

Métaphoriquement, le cynique aboie contre l'hypocrisie et le snobisme de tous les puissants, et mord à belles dents les baudruches tant de la superstition et du conformisme, que de la prétendue science et du plaisir.

© Eyrolles Pratique

Le cynique ne s'encombre pas d'un bagage inutile, il se libère de toute cette démangeaison folle de richesses, honneurs, plaisir, science. Il se suffit à soi-même, mesurant son appétit à l'immédiateté de la satisfaction la plus simple. En cela, il annonce déjà la frugalité épicurienne et l'impassibilité stoïcienne.

Cheveux longs, s'il en a, barbu, couvert été comme hiver de bure, à la fois vêtement et couverture, n'ayant pour se défendre et s'aider qu'un bâton, portant besace où contenir le strict nécessaire, le cynique se porte lui-même en marchant où ses pas le conduisent, car rien ne le retient, ni femme, ni enfants, et encore moins la patrie dont les lois l'indiffèrent, lui, le cosmopolite. Pourquoi d'ailleurs irait-il perdre sa sagesse pour se rendre utile aux sots et participer à leurs folies, alors qu'ils sont esclaves de leurs passions et des fadaises qui farcissent leur âme, esclavage intérieur pire que tout autre ?

Le cynique se suffit à lui-même, accepte librement la nécessité naturelle qu'il assume avec sérénité, et ne se considère philosophe que pour autant qu'il puisse converser avec soi-même.

S'il lui faut un patron, il n'en voit qu'un seul dont le courage lui plaise et mérite qu'on s'en inspire : Hercule, ce dieu bâtard, élevé à la dure, dont tout l'effort tendit à libérer les pauvres gens de la tyrannie des puissants et de celle de forces encore indomptées.

Contre le faux-semblant de la culture, les désordres de la société, les mystifications en cascade qu'elles entraînent, le cynique ne cessera d'« aboyer ». **Pour une vie authentiquement naturelle, libre, individualiste, frugale, ascétique, cosmopolite**, le cynique ne cessera de témoigner par sa vie même.

Antisthène 444-365

Né de père grec et de mère « barbare » (Thrace), il était « demi-Grec » ou, si l'on préfère, Athénien, d'origine moins « limpide » que celle d'autres, nés de deux parents grecs. Le racisme imbécile (mais tout racisme est toujours imbécile) de ceux qui lui reprochaient de n'être pas « bien né » leur valut cette réponse narquoise : « Vous n'êtes pas plus nobles que les escargots » (tout aussi autochtones que vous !).

Son scepticisme est ultra-radical puisque, en dehors de la **tautologie A=A** (l'homme est homme, le bon est bon), on ne peut rien dire. On ne peut donc

© Eyrolles Pratique

que nommer les choses, puisque les définir reviendrait à leur attribuer un prédicat (A=B. Par exemple : l'homme est un animal raisonnable).

Antisthène rejette donc toute dialectique, toute logique autre que tautologique, toute physique. Seule l'éthique qui s'occupe des actes est légitime, non pas l'étude et le discours.

L'éthique consiste pour lui en la **sagesse vertueuse** de qui se déclare citoyen du monde (l'homme est homme, c'est-à-dire de nulle part), se contente de peu puisqu'il n'a besoin que de peu, s'étant libéré des passions, des richesses, des honneurs. Il peine pour s'en libérer, mais cet effort même est la vertu. Totalement libéré, il accomplit le tout de la vertu. Épinglons une maxime et une anecdote.

La vertu est avare de mots ; le vice, lui, bavarde sans fin.

On lui demandait ce qu'il enseignerait à son fils. Antisthène répondit : « La philosophie, s'il doit vivre en compagnie des dieux, la rhétorique, s'il vit avec les hommes. »

Diogène, le cynique 413-327



Connu sous le sobriquet de chien. Si Socrate était un taon qui pique, Diogène est un chien qui aboie et mord. Corinthe, où il mourut, éleva en son honneur une colonne surmontée d'un chien.

Venu à Athènes à la suite de la peine d'exil qui frappa son père, banquier mais faux-monnayeur[39], Diogène devint le disciple d'Antisthène malgré les coups de bâton de ce dernier qui ne désirait plus d'« auditeur » et tenta ainsi de le dissuader de s'accrocher à lui. Peine perdue. Antisthène reconnut en Diogène une individualité de la même trempe que la sienne. Diogène continua donc l'œuvre « informelle » de son maître et lui succéda à la tête de cette « école » de plein air qui n'avait rien d'un lieu de cours et de discours.

Voyant un jour un enfant boire au creux de sa main, il brisa son écuelle, disant : « Cet enfant m'apprend que je conserve encore du superflu. »

Un jour, à midi, on le vit se promenant dans les rues d'Athènes, une lanterne sourde à la main. A ceux qui s'en intriguaient, il répondit : « Je cherche un homme. »

© Eyrolles Pratique

À la fin de sa vie, vivant à Corinthe dans un tonneau, il aurait répondu à Alexandre qui, campé devant lui, lui demandait ce qui pourrait lui faire plaisir : « Que tu t'ôtes de mon soleil. » (Ou encore : « Arrête de me faire de l'ombre. »)

Maximes et anecdotes

Certains lui disaient : « *Tu es âgé : dorénavant, prends un peu de repos.* » « *Eh quoi ! fit-il, si je courais le long du stade, devrais-je me relâcher près de la ligne d'arrivée ? Ne devrais-je pas plutôt accélérer ?* »

Quelqu'un lui demandait à quelle heure il fallait dîner. Il répondit « *Si tu es riche, quand tu veux, si tu es pauvre, quand tu peux.* »

Un jour, au marché, il se masturbait en disant : « *Ah ! si seulement on pouvait apaiser sa faim en se frottant ainsi l'estomac !* »

« *Qu'as-tu gagné à faire de la philosophie ?* » lui demandait-on.
— « *Au moins ceci, sinon rien d'autre : je suis prêt à toute éventualité.* »

Quelqu'un lui reprochait de fréquenter des endroits infâmes, il eut cette réponse : « *Le soleil pénètre bien dans les latrines sans en être souillé !* »

« *Vous ne prêtez aucune attention à ce que vous faites en état de veille, mais vous examinez avec attention les fantaisies qui vous viennent en dormant.* »

La pauvreté, selon Diogène, est, pour la philosophie, une aide qu'on n'apprend pas dans les livres : ce que la philosophie tente d'inculquer par des discours, la pauvreté, par les faits, contraint l'esprit à le saisir.

Quelqu'un le blâmait d'être pauvre. « *Misérable !* lui dit Diogène, *tu as pourtant vu bien des gens accéder à la tyrannie à cause de la richesse, mais jamais à force de pauvreté.* »

Face à l'hypocrisie des conventions, aux mystifications multiples, aux désordres dont il n'est pas besoin de faire l'inventaire, car ils sont à portée de vue, le cynique aura toujours raison de les dénoncer, d'aboyer et de mordre. Quant aux remèdes qui sont les siens (ascétisme, effort, « naturisme »), qu'on en pense ce qu'on veut, mais ce sont remèdes, dont la « violence » s'exerce sur celui qui se les administre et non sur autrui. En cela, le cynisme est aussi une école pacifique. Qu'il soit sage pour le cynique de s'abstenir d'avoir femme, enfants (tout comme patrie, maison, richesses…) et au cas où famille il y a, de s'en détacher par effort mutuel d'autosuffisance, marque à la fois la radicali-

© Eyrolles Pratique

té du projet et sa pertinence pour toute situation où il s'agit encore et toujours d'aller au plus simple, au plus « naturel ». Il a raison de dire non, même si son oui n'en découle pas, pour nous qui acceptons sa critique mais non tous ses « remèdes ».

La philosophie hellénistique

À la mort d'Alexandre le Grand (323), laquelle, rappelons-le, précède d'un an la mort d'Aristote, son « empire » fut disputé et démembré entre ses lieutenants. Au bout d'une lutte de quarante ans, le partage qui en résulta (Égypte, Syrie, Macédoine et Grèce) n'empêcha pas l'héllénisation sinon des peuples — le projet impérial d'Alexandre souhaitait une fusion des Grecs et des non-Grecs — du moins de leurs élites locales. Si bien que pour cette époque qui va de la mort d'Alexandre à la conquête romaine on parle de civilisation hellénistique, laquelle se caractérise essentiellement par la rencontre de l'hellénisme (la civilisation grecque) et de son classicisme « athénien » déjà en perte de vitesse, avec l'Orient commerçant et dynamique, concret et mystique. Que l'on pense que des villes comme Alexandrie (Égypte), fondée par Alexandre, ou encore Pergame, capitale d'un royaume hellénistique, ou Antioche[40], capitale du royaume de Syrie, avaient une population dépassant le demi-million d'habitants.

Tandis qu'Euclide d'Alexandrie (330-270) fonde la géométrie et qu'Archimède de Syracuse[41] fonde la science expérimentale, c'est d'éthique essentiellement, sinon exclusivement, que s'occupent les philosophes des écoles épicurienne, stoïcienne, sceptique, dont nous allons maintenant dire quelques mots.

Épicure 341-270



Fils d'un maître d'école, Épicure suivit à Athènes l'enseignement de l'Académie et probablement aussi du Lycée. Il se mit à enseigner lui-même à l'âge de trente ans, à Athènes, une communauté d'amis. Il avait acheté un jardin, qu'il cultivait lui-même, où il donnait ses leçons dans un climat de conversation amicale, et c'est sous ce nom de Jardin qu'est parfois désignée l'école.

© Eyrolles Pratique

Il fut un homme doux, calme, frugal, et intrépide devant la souffrance. Il mourut avec beaucoup de sérénité au terme d'une longue maladie. Des quelque trois cents volumes qu'on lui prête avoir écrits, il ne nous reste que quelques fragments (une quarantaine, des sentences pour la plupart) et trois lettres.

■ Épicure n'a cure des abstractions et des exercices de haute voltige conceptuelle. Pour lui, tout est affaire d'évidence, laquelle est à la base de **sensations** — sans fioritures conceptuelles —, d'**anticipations** — qui nous permettent, en fonction de sensations déjà éprouvées, de nous adapter *hic et nunc* —, d'**affections** — qui nous renseignent tant sur le plaisir que sur la douleur et guident le bon usage que nous en ferons. Ici-bas, ici et maintenant.

Quant à la nature, elle s'explique d'elle-même. Le monde suit son cours déterminé. Il se fait et se défait comme nos sens le constatent. Néanmoins, Épicure affirme, à la suite de Démocrite, qu'en dernière analyse le monde est composé d'atomes, ces particules insécables, immuables et éternelles. Tout le reste est mortel même notre âme, faite d'atomes plus subtils.

Cela étant, il n'y a rien à redouter ou craindre, et certainement pas la mort, car aussi longtemps que je vis, la mort n'est point là ; et lorsqu'elle survient, c'est moi qui n'y suis plus.

Des dieux non plus il n'y a rien à craindre, car, indifférents aux hommes, ils vivent parfaitement heureux dans leur « inter-monde ». Et quant à la souffrance il faut savoir que :

> *Les grandes souffrances te font périr en peu de temps et les souffrances qui durent ne sont pas grandes.* (fragment)

Mais c'est pour son éthique qu'Épicure est surtout connu, malheureusement presque pour le contraire de ce qu'il a dit, si bien que l'épicurisme au sens populaire, mais faux, de ce terme, n'a rien de commun avec la pensée d'Épicure. En effet, l'épicurisme est très différent, et presque le contraire, d'un *hédonisme* [42].

■ **Le bonheur** pour Épicure consiste d'abord à se suffire à soi-même :

> *Quand on se suffit à soi-même, on arrive à posséder ce bien inestimable qu'est la liberté.*

© Eyrolles Pratique

Ensuite, à se tenir plutôt à l'écart de toute l'agitation, source de troubles et conflits, du monde. D'où cette maxime :

Pour vivre heureux vivons cachés.

Déjà cette attitude de base produit un état de bien-être, comme on dirait aujourd'hui « être bien dans sa peau », n'être pas troublé, connaître ce bien-heureux état d'ataraxie, de non-trouble. Donc ni « fureur de vivre » ni dolce vita trépidante, car :

C'est la pensée sobre qui fait la vie agréable et non la jouissance des femmes et les tables somptueuses.

Mon corps est saturé de plaisir quand j'ai du pain et de l'eau.

Il importe, pour que l'homme jouisse de cet état de non-trouble, **d'ataraxie**, qu'il apprenne à régler ses désirs selon la nature et à se suffire de ceux qui sont nécessaires.

Parmi les désirs, les uns sont naturels et nécessaires, les autres naturels et non nécessaires, et les autres ni naturels ni nécessaires, mais l'effet d'opinions creuses.

Que l'homme sache ainsi rechercher les plaisirs paisibles et nécessaires, plutôt que ceux qu'inspirent les désirs naturels, mais trop « mouvementés » de la table et du lit, et refuse les désirs inutiles de la richesse et des honneurs.

Qu'il sache aussi accepter la douleur nécessaire en se remémorant le plaisir de vivre.

Tout plaisir est, de par sa nature même, un bien, mais tout plaisir ne doit pas être recherché ; pareillement toute douleur est un mal, mais toute douleur ne doit pas être évitée à tout prix.

Comme on est loin, avec ces maximes du « bon usage de la frugalité », de l'image de marque traditionnelle de l'épicurien : un jouisseur, un gastronome, ou encore de celle de la tradition juive rabbinique d'un mécréant sans foi ni loi.

Rendons à Épicure ce qui est à Épicure : **le plaisir est dans la sobriété, le bonheur dans l'ataraxie, la souffrance toujours supportable, la mort hors les sens, les dieux hors notre vie**[43]**.**

© Eyrolles Pratique

Le stoïcisme

Le stoïcisme constitue une aventure spirituelle qui s'étend sur cinq siècles, de Zénon de Cittium (335-264) à Marc-Aurèle, empereur (121-180). C'est dire qu'il a varié et selon les hommes et selon les époques. Nous plaçons en appendice de ce chapitre sur la philosophie hellénistique les quelques mots que nous dirons sur la philosophie romaine, qui s'est inspirée, à sa manière, des divers courants de la philosophie hellénistique et donc aussi du stoïcisme.

Pour l'heure, nous distinguons un stoïcisme originaire, celui de Zénon, de Cléanthe et de Chrysippe, d'un stoïcisme postérieur, qu'on appelle le stoïcisme moyen, celui de Panétius et de Posidonius. Le stoïcisme impérial (romain), celui d'Épictète et de Marc-Aurèle, étant reporté à l'appendice.

ZÉNON DE CITTIUM 335-264

Fils d'un riche commerçant d'origine phénicienne, il vint à Athènes à l'âge de vingt ans. Il fut l'élève de Cratès de Thèbes, un « cynique », et de Xénocrate, directeur en ce temps de l'Académie (l'école fondée par Platon). Il créa sa propre école, appelée le Portique (stoa, en grec ; d'où stoïcien), car il enseignait sous le Portique Poecile à Athènes.

Seuls les titres de ses œuvres nous sont conservés[44] ainsi que quelques fragments disséminés dans les ouvrages des compilateurs.

CLÉANTHE 331-232

D'une force herculéenne, il exerça, paraît-il, le métier de boxeur, puis celui de puiseur d'eau dans les jardins. Métier qu'il exerçait la nuit pour pouvoir, le jour, se consacrer à l'étude. Trop pauvre pour s'acheter des tablettes de cire, il écrivait sur des omoplates de bœufs.

Zénon, admirant sa force tranquille, en fit, alors qu'il avait soixante ans, le maître de l'école qu'il avait fondée. Il mourut quasi centenaire.

Il nous reste de lui quelques fragments d'un Hymne à Zeus, où Dieu est comparé à un *feu artiste qui procède méthodiquement à la production des choses et à qui obéit le monde*.

© Eyrolles Pratique

CHRYSIPPE 280-206

Surnommé « la colonne du Portique », il fut, dit-on, coureur à pied et tirait le diable par la queue. Ce qui ne l'a pas empêché de composer plus de sept cents ouvrages, dont il ne nous reste que quelques fragments. Épinglons de lui cette sentence : *Vivre selon la nature équivaut à vivre conformément à l'expérience des choses qui arrivent naturellement.*

Il devait aussi aimer plaisanter car il est mort de rire à soixante-quatorze ans, au spectacle d'un âne à qui, sur sa demande, une vieille femme donnait du vin à boire.

« Le destin conduit celui qui veut, il traîne celui qui ne veut pas »

Cette maxime est attribuée à Cléanthe par Sénèque.

Pour les stoïciens, tout est corporel, sauf le temps, l'espace, le vide et le discours (ce-dont-on-parle).

En revanche, tout est corps et tout fait corps. Toute action se passe entre corps, et de même la connaissance est une opération corporelle comme ce qu'elle connaît. La matière est vivante et divine et Dieu aussi est cette matière. Dieu se confond avec l'âme du monde, avec le Logos (raison) universel qui est la raison commune de toutes ses parties, et dont chaque âme est une parcelle ignée.

Dieu est aussi Providence qui pourvoit à l'harmonie du Grand Tout ; et Destin, qui en exprime la nécessité ; et Éternel Retour qui en exprime le caractère répétitif et éternel, à telle enseigne que Socrate, Platon et Aristote revivront encore une infinité de fois, avec les mêmes amis et les mêmes contemporains, car le temps est l'image de l'éternité !

■ **Tout le rôle dévolu à l'homme**, ce vivant raisonnable, **est de ne pas contrarier ce qui est à la fois providence, destin, harmonie nécessaire**, et donc de ne pas renâcler sous le harnais d'une fatalité qui réclame de lui son concours ; suivre la nature où tout contribue à l'harmonie, sauf les mouvements désordonnés de qui prétend la contrarier.

Il faut donc cultiver cette apathie qui est refus de la passion (en ce qu'elle est téméraire aventure égoïste) pour entrer en **sympathie universelle**. Mettre en harmonie la vie de l'homme et celle du monde, c'est cultiver le sentiment de

© Eyrolles Pratique

la nécessité comme sympathie universelle, car l'ordre du monde est distribué jusque dans chacune de ses parties.

Méditer, c'est comprendre les raisons de l'harmonie universelle jusque dans ses aspects apparemment les plus repoussants ou effrayants ; agir, c'est concourir à cette harmonie.

Acquiesçant à sa nature en tant qu'elle exprime la nature universelle, le logos, le destin, l'homme acquiesce sagement, au contraire du fol qui, suivant ses passions, vicie son jugement, rend malade son âme, et affecte son corps ; ou qui, croyant remédier au désordre par une intervention intempestive, ne fait que l'aggraver.

Car, en définitive, mieux vaut sauver sa vie en la perdant qu'espérer illusoirement la sauver par une activité qu'inspire la passion. Tout se passe comme si, au nom même d'une sympathie universelle, la prudence et l'apathie valent mieux que toute passion, par essence partielle et partisane.

Point pourtant de règles abstraites ou de devoirs imposés par les lois, mais une conduite inspirée, selon la nature, par une sympathie universelle qui n'hésite pas pourtant à recourir à la « correction fraternelle », telle qu'en fait foi cette anecdote malicieuse rapportée par Diogène Laërce :

Son esclave volait, il lui donna le fouet. L'autre lui dit : « C'est mon destin qui m'a poussé à voler. » « Et à être battu aussi », dit Zénon.

D'ailleurs, à y bien réfléchir, même dans le sens populaire de courage devant la souffrance que revêt l'adjectif stoïque, il y a quelque chose qui l'apparente au stoïcisme authentique, pour qui négliger la souffrance, c'est encore et toujours acquiescer à la vie. Prendre part, en quelque sorte, à la souffrance du monde au nom même de cette sympathie universelle à quoi finalement la mort nous amène et nous restitue pleinement, en ne nous séparant plus de rien.

Remarque

Nous avons volontairement omis dans cette brève présentation du stoïcisme toute la richesse de sa logique formelle et de sa rhétorique qui, redécouvertes aujourd'hui, offrent un immense intérêt pour quiconque s'intéresse au langage, à la logique, et aux différences entre la logique et la dialectique de Platon et Aristote et celles des stoïciens. Quant aux thèmes de la sensation et même de la moralité, ils ne sont ici qu'esquissés à grands traits.

© Eyrolles Pratique

Le scepticisme

Face à ceux qui affirment plus qu'ils ne prouvent, ce qui est au fond le propre de tous les dogmatismes — et tout système élaboré, sauf à se critiquer lui-même, est toujours soit un dogmatisme franc, soit un dogmatisme mou — il en est qui, soit n'affirment que dans la mesure qu'ils prouvent (et c'est en quelque sorte le relativisme scientifique moderne), soit se refusent à toute affirmation, étant donné que celle-ci est toujours sujette à caution, et à la limite improuvable, indécidable.

Il convient donc de **suspendre son jugement** et de **toujours rester dans le doute**, du moins quant à ce qui ne va pas de soi, ce qui n'est pas évident.

Il n'y a évidemment pas à douter des évidences premières, comme le fait de manger, de boire, de respirer, etc. Mais quant à dire que ce qu'on mange « est » bon, copieux, ou que la forme est ceci et l'idée cela, le bien ceci et le mal cela, il ne s'agit là en rien d'évidence sensible, mais d'obscurité et d'incertitude qu'on ne peut lever.

PYRRHON D'ÉLIS 365-275

Contemporain de Zénon et d'Épicure, il avait suivi Alexandre en Asie. Il y avait côtoyé les sages hindous, que les Grecs appellent gymnosophistes (les sages nus), dont l'ascétisme[45] l'avait vivement impressionné. C'est lui qui, le premier, formula la règle de suspendre son jugement, car la définition est impossible (les mots qui servent à définir devraient d'abord être définis, et ainsi de suite, par régression, jusqu'à l'infini) et par voie de conséquence il n'y a rien de compréhensible.

Il y a certes des évidences sensibles premières, mais c'est tout. Aucun jugement en oui ou en non, en pour ou en contre n'est possible en fonction de critères aussi illusoires que l'apparence, aussi inconsistants que la spéculation théorique.

Il n'y a donc non seulement ni Bien en soi, ni Mal en soi, mais même pas d'opinions possibles sur de tels sujets. Il n'empêche qu'il convient de respecter les lois et les coutumes, mais avec impassibilité et indifférence, tout comme on respire. En définitive, éliminer la souffrance se fait à la fois en ne croyant pas que ce qui nous arrive est un mal, comme en ne croyant pas qu'on

© Eyrolles Pratique

puisse être privé d'un bien. Tout cela est illusoire et nous empêche d'atteindre à l'impassibilité du sage. Impassibilité qui s'obtient par **apathie** (ne rien ressentir), par **ataraxie** (n'être troublé par rien), **aphasie** (ne rien dire), lesquelles débouchent sur l'indifférence complète (**adiaphorie**).

Il semble bien que l'on ne puisse aller plus loin, et dans la négation de toute opinion, et dans l'impassibilité silencieuse.

Cette résignation radicale n'est peut-être pas sans grandeur, mais on peut à bon droit se demander si vivre ainsi, c'est encore vivre !

Qu'une telle « sainteté folle » n'ait pas produit beaucoup d'imitateurs, encore moins de continuateurs, qui en douterait ?

Les sceptiques suivants ne peuvent être que moins radicaux.

ARCÉSILAS 316-241

Venu à Athènes de sa province d'Asie, il connut sans doute Pyrrhon, mais il fut aussi l'élève d'un disciple d'Aristote. Il était poète et rhéteur, et très riche à ce qu'on dit. Il devint le directeur de la Nouvelle Académie qu'il fonda, et, par là, renoua sans doute avec la tradition d'un Socrate déclarant ne rien savoir, comme aussi avec le Platon des dialogues socratiques qui laissait entendre où était la difficulté mais sans parvenir à la résoudre.

Par ailleurs, il refuse le critère du sensible comme point de départ valable pour la science — tel que le pensaient les épicuriens — comme aussi le critère de vérité des stoïciens, pour qui certaines représentations sont de saisie plus « ferme » (« compréhensive » comme une main qui se ferme par rapport à une main étendue) que d'autres.

Pour lui, tout cela est dogmatisme qui, d'ailleurs, ne parvient pas à rendre compte des illusions des sens, du rêve, de la folie ou de l'ivresse. Pourtant la morale, l'action, exige un critère qui permette de lever l'incertitude dans laquelle nous sommes. Mais l'incertitude ne peut être levée complètement, c'est dire autrement qu'elle reste rédhibitoire.

Tout ce qu'il est possible de faire, c'est de combattre l'assurance usurpée et des stoïciens et des épicuriens et de se rabattre sur le raisonnable, le plus probable. Il semble bien, en ce cas, que **la prudence est le critère le meilleur** dont nous disposons pour juger et de nos devoirs et de notre possible accès au bonheur.

© Eyrolles Pratique

CARNÉADE 215-129

Successeur d'Arcésilas à la Nouvelle Académie, il est le type même du savant distrait et peu soigneux de sa personne, mais dont la parole rayonne comme d'un feu intérieur. Son éloquence, d'ailleurs, lui valut de mériter la reconnaissance de ses concitoyens quand il plaida la cause d'Athènes devant le Sénat romain qu'il séduisit. Il était, comme on dit aujourd'hui, « imbattable », et Cicéron dit de lui qu'en tout débat d'idées toujours il triompha et jamais ne fut battu.

Comme Arcésilas, il conteste tant la représentation compréhensive des stoïciens que la représentation sensible des épicuriens. On le tient pour le père de l'école **probabiliste**. S'il est vrai, selon celle-ci, que le sage n'affirme rien, ce n'est pas une raison pour qu'il ne préfère pas ceci à cela. C'est dire, en d'autres termes, qu'il existe, au point de vue de l'action, d'une part ; un point de vue subjectif et pas de point de vue objectif et, d'autre part, que subjectivement toute action est raisonnable qui s'assure du plus probable, qui est la plus prudente.

Par ailleurs, si le sage n'affirme rien, ce n'est pas une raison pour qu'il ne juge pas ceci plus probable que cela. Ainsi, il est plus probable que ceci soit une corde plutôt qu'un serpent. Un examen attentif permettra de m'en assurer. Mais si le temps presse, comme toujours quand il s'agit d'agir, et rend donc l'examen prudent impossible, il vaut mieux ne pas se préoccuper d'objectivité incertaine ou probable, mais fuir raisonnablement.

Le sophisme du « menteur »

Attaquant la dialectique d'Aristote, Carnéade utilise le fameux sophisme du menteur que tout le monde connaît.

Épiménide, le Crétois, dit que les Crétois sont des menteurs. Or, Épiménide est un Crétois, donc un menteur. Mais s'il ment en disant que les Crétois sont des menteurs, donc les Crétois ne sont pas des menteurs, donc il dit vrai, donc...

Cet argument construit en syllogisme donnerait ceci :

Tous les Crétois sont des menteurs.

Or, Épiménide est un Crétois.

Donc Épiménide est un menteur.

© Eyrolles Pratique

Or, nous avons vu (voir le syllogisme aristotélicien) qu'étant donné la majeure fausse (tous les Crétois ne sont pas des menteurs ; menteur ne peut s'appliquer comme attribut — prédicat — à tous les Crétois, car il est un concept accidentel et non essentiel, qui ne peut être étendu à tous mais est dans la compréhension de quelques-uns), la conclusion est fausse.

Le raisonnement « correct » eût été :

Quelques Crétois sont menteurs.

Or Épiménide est Crétois.

Hélas, de telles prémisses on ne peut rien tirer comme conclusion valide, puisque la conclusion qui s'impose est double : soit qu'Épiménide appartient à l'ensemble des quelques Crétois menteurs, soit à l'ensemble des quelques Crétois qui ne sont pas menteurs.

Tout ceci pour dire que, s'il est possible (et souhaitable) de s'en prendre — quand il y a lieu — au dogmatisme aristotélicien, il y a des critiques qui ne sont pas pertinentes, car elles contestent du syllogisme (du moins dans l'exemple invoqué pour le contredire) ce qu'une meilleure lecture de sa nature aurait rendu inutile.

Nous dirons quelques mots sur le dernier représentant important du scepticisme, **Sextus Empiricus**, dans l'appendice consacré à la philosophie romaine.

La philosophie romaine

Il ne nous est pas possible, dans le cadre limité de ce survol, de montrer comment la philosophie grecque s'est latinisée, quelles ont été les voies empruntées et les personnes qui ont passé le relai. Rappelons-nous tout de même que plusieurs des pré-socratiques sont des Grecs du Sud de l'Italie[46], que Platon, Aristote s'y sont rendus, que la civilisation hellénique, et plus tard hellénistique, s'est répandue dans le bassin méditerranéen, et que la langue de cette civilisation était le grec.

Qu'il y ait donc une continuité certaine et une certaine continuité ne doit pas nous étonner. Retiendront notre attention : Lucrèce, l'épicurien, Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle, les stoïciens, Sextus Empiricus, le sceptique, et

© Eyrolles Pratique

Cicéron qu'il ne faut pas oublier, car son éclectisme n'est dénué ni de grandeur ni de pertinence.

Lucrèce 98-55

Il est l'auteur du *De natura rerum* (De la nature des choses), épopée versifiée en six livres, qui allie à la fois l'esprit scientifique, l'inspiration poétique et la sérénité philosophique.

De sa vie nous ne savons quasi rien et s'il est mort jeune (quarante-trois ans), la légende veut qu'il se soit suicidé. Son message était tellement en désaccord avec la violence brutale, le désarroi panique, la superstition qui ensauvageaient la Rome de son époque qu'il resta longtemps inconnu et méconnu.

Disciple d'Épicure et de Démocrite il fait siennes les doctrines de l'**atomisme** et de l'**ataraxie**. Rien ne se crée, rien ne se perd, la pesanteur et une certaine « liberté » (clinamen, déclinaison, déviation spontanée) des atomes permettent leurs rencontres et leurs combinaisons ; il ne faut rien craindre de ce qui arrive, car tout arrive naturellement.

Mais pour lui, non seulement, comme chez Épicure, les dieux n'interviennent pas dans les affaires des hommes, mais encore, le culte qu'on leur rend est néfaste — qui distrait l'homme de la vraie sérénité, l'affaiblit au lieu de le fortifier.

Que sous sa sérénité philosophique se devine un être écorché par l'infinie misère de l'homme, que ni l'amour ni l'amitié ne parviennent à arracher durablement à son indéfectible solitude, ne rend que plus poignante la forte tristesse qui sourd de son œuvre, malgré l'hymne à la raison libératrice qui la soutient par ailleurs.

Tant que l'objet que nous désirons n'est pas là, il nous paraît supérieur à tout ; à peine est-il à nous, nous en voulons un autre et notre soif reste la même.

Aucun malheur ne peut atteindre celui qui n'est plus ; il ne diffère en rien de ce qu'il serait s'il n'était jamais né, puisque sa vie mortelle lui a été ravie par une mort immortelle.

La piété, ce n'est pas se montrer à tout instant la tête voilée devant une pierre, ce n'est pas s'approcher de tous les autels, ce n'est pas se prosterner sur le sol la paume ouverte en face des statues divines, ce n'est pas arroser les autels du sang des animaux, ni ajouter les prières aux prières ; mais c'est bien plutôt regarder toutes choses de ce monde avec sérénité.

© Eyrolles Pratique

Cicéron 106-43

Homme d'État et défenseur de la légalité, orateur brillant, Cicéron eut une vie fort mouvementée, qui se termina tragiquement par son assassinat, lequel sonna aussi le glas des libertés romaines.

Son œuvre philosophique est tout entière **un essai de conciliation des différentes écoles philosophiques** (épicurienne, stoïcienne, Nouvelle Académie) **en vue d'en dégager une morale pratique** qui tienne compte des exigences légitimes du pouvoir, et une approche du vrai qui concilie l'absolu et le relatif.

Il ne fut point un créateur — telle n'était d'ailleurs pas son intention — mais un « honnête homme », un médiateur, soucieux d'appréhender ce qui, de chaque philosophie examinée, pouvait se révéler le plus fécond pour l'élaboration d'un humanisme fondamental.

Sans trop réduire sa pensée, on pourrait la présenter comme un effort pour accorder l'incertitude à quoi nous accule le doute, et l'indubitabilité en quoi nous conforte la recherche même du vrai, de l'absolu. Même si notre vérité est toujours inadéquate, et en tant que telle plutôt opinion que science certaine, elle n'en est pas moins opinion véritable, perception vraisemblable et probable. Ainsi, même s'il n'est possible d'avoir aucune certitude sur l'existence réelle du divin, celle-ci n'en est pas moins très vraisemblable. Mais ce qui n'est pas du tout vraisemblable, c'est cette fausse certitude que prétendent fournir les arts divinatoires et les superstitions de tous genres. Dans les limites de la vérité vraisemblable, la religion ne s'encombre plus de ce qui la dénature et la dégrade. Ainsi purifiée, la religion oriente l'homme sans le fourvoyer.

Quant à la morale elle est cette « vie (bien) heureuse » (vita beata) où il n'y a d'utile que l'honnête. C'est dire d'une autre façon que la vertu est indépendante des biens extérieurs (tout ce qui rend la vie confortable) mais dépend essentiellement de la mise en pratique d'un amour universel du genre humain, lequel suppose le mépris des passions, dont le particularisme intéressé s'oppose à la vertu.

Dans une langue souple et simple, faite pour communiquer à tous, **Cicéron invente l'humanisme**, cette quête tolérante du vrai et du bien. Que des penseurs aussi différents que saint Augustin, Erasme, Voltaire, J.-J. Rousseau se soient inspirés de lui, montre à suffisance la pérennité de son message humaniste, même si, en tant qu'homme, il fut quelquefois hésitant et coupable de compromissions (au niveau des actes, non des principes — ce qui n'est pas la même chose, mais n'excuse rien).

© Eyrolles Pratique

Tout cela naît de notre penchant naturel à aimer les hommes, qui est le fondement du droit. (Des lois)

On voit qu'un ami est sûr, quand notre situation ne l'est pas. (De l'amitié)

Comble du droit, comble de l'injustice. (Summum jus, summa injuria) (Des offices)

Quand on est en désaccord sur le souverain bien, c'est sur toute la philosophie qu'on est en désaccord. (Des fins)

Et pour terminer, un bel exemple d'art oratoire, au thème toujours actuel :

La République est toujours attaquée par des forces et des ressources plus grandes que celles qui la défendent, parce que les audacieux et les misérables s'élancent sur un signe de tête : eux-mêmes s'animent de leur propre mouvement contre la République ; les gens de bien, je ne sais comment, sont plus lents, ils négligent les causes premières des événements, et ce n'est enfin que la nécessité même qui les émeut : si bien que parfois, par temporisation et par lenteur, alors qu'ils veulent garder le repos, même sans la dignité, ils perdent par leur faute l'un et l'autre. (Pour Sestius)

Sénèque 4-65



Né en Espagne (Andalousie), il vint jeune à Rome, où il étudia la philosophie stoïcienne. Orateur prodigieux, avocat brillant, il fut aussi un magistrat honnête. Précepteur du jeune Néron, il eut sur celui-ci, devenu empereur, une influence modératrice qui, malheureusement, ne dura guère, car Néron, l'impliquant dans une conjuration, lui ordonna le suicide. Il se donna la mort avec la sérénité même de qui ne la craint point pour s'y être longtemps préparé.

Son style lapidaire fait merveille. Qu'on en juge.

La philosophie est un présent des dieux qui, sans en donner la connaissance à personne, l'ont rendue accessible à tout le monde.

Celui-là est le plus puissant qui a tout pouvoir sur soi.

La vertu est difficile à découvrir, elle demande quelqu'un qui la dirige et la guide, les vices s'apprennent même sans maître.

© Eyrolles Pratique

Hâte-toi de bien vivre et songe que chaque jour est à lui seul une vie.

Tout ce à quoi on s'est attendu longtemps, arrive plus doucement.

Ventre affamé n'a pas d'oreilles.

La raison veut décider ce qui est juste ; la colère veut qu'on trouve juste ce qu'elle a décidé.

Aucun homme raisonnable ne punit pour une faute commise, mais pour empêcher qu'on en commette.

Si tu veux que le sage s'irrite autant que le réclame l'horreur des crimes, il lui faudra non plus s'irriter mais devenir fou.

La plus grande partie de la vie passe à mal faire, une grande partie à ne rien faire, toute la vie à ne pas penser à ce que l'on fait.

Épictète 50-125



Aux côtés de Sénèque et de Marc-Aurèle, Épictète illustre ce **nouveau stoïcisme** ou stoïcisme impérial, celui de la Rome des Ier et IIe siècles de notre ère. Tout comme Marc-Aurèle il écrivit en grec, ce qui confirme à la fois le caractère cosmopolite déjà de la doctrine stoïcienne, le cosmopolitisme de fait de l'Empire, mais aussi le prestige de la langue grecque.

Emmené à Rome comme esclave, il y fut affranchi par son maître, lui-même esclave affranchi. A Rome il étudia la philosophie stoïcienne et à son tour l'enseigna. Chassé de Rome (en 94) par un décret de l'empereur Domitien qui en bannissait tous les philosophes, il se réfugia en Épire (face à l'île de Corfou, près de l'actuelle frontière albanaise), où il dirigea une école célèbre par les diatribes qu'il y faisait entendre, exhortant avec véhémence les élèves tant à se détourner des passions pour se tourner vers la sagesse, qu'à quitter le refuge de l'école pour affronter les « orages » de la vie.

On doit à un de ses disciples un recueil de ces diatribes (ou *Entretiens*) ainsi qu'un manuel (le célèbre *Manuel* d'Épictète) où se trouve condensé l'essentiel de la morale stoïcienne.

© Eyrolles Pratique

Le manuel s'ouvre sur cette distinction fondamentale entre ce qui dépend de nous et ce qui n'en dépend pas.

Il y a des choses qui dépendent de nous et d'autres qui n'en dépendent pas. Ce qui dépend de nous, ce sont nos jugements, nos tendances, nos désirs, nos aversions. Ce qui ne dépend pas de nous, c'est notre corps, c'est la richesse, la célébrité, le pouvoir ; en un mot, toutes les œuvres qui ne nous appartiennent pas.

Parmi les choses qui dépendent de nous : la vertu ou le vice ; en eux seuls résident le bien véritable ou le mal véritable, tout le reste est « indifférent », qui n'est ni vice ni vertu.

D'où la maladie, la pauvreté — en quoi beaucoup voient le malheur — tout comme la santé, la richesse — aux yeux de tant d'hommes, le bonheur — sont à proprement parler choses « indifférentes », et le sage vit heureux, dont l'action présente est droite et conforme à ce qui dépend de lui. **Sans passion** (apathie), **sans trouble** (ataraxie), **le sage accepte** (cela dépend de lui) **ce qui ne dépend pas de lui**.

Nul masochisme pourtant chez Épictète (on raconte que, avertissant son maître en train de lui tordre le pied qu'il allait finir par le casser, il ajouta simplement, quand cela arriva : « Ne te l'avais-je pas dit ? ») mais une telle sérénité devant l'ordre cosmique, devant la Providence, que même si ceux-ci dépassent souvent notre compréhension, l'acquiescement pourtant n'est pas de résignation mais de collaboration. Comme en fait foi ce passage étonnant :

Si l'homme de bien pouvait prévoir l'avenir, il coopérerait lui-même à la maladie, à la mort, à la mutilation, parce qu'il aurait conscience que, en vertu de l'ordre du monde, cette tâche lui est assignée.

Glanons quelques maximes :

Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu veux. Mais veuille que les choses arrivent comme elles arrivent, et tu seras heureux.

Tu ne peux à la fois prendre soin de ton âme et des choses extérieures.

Quelqu'un se baigne de bonne heure : ne dis pas que c'est mal, dis que c'est de bonne heure. Quelqu'un boit beaucoup de vin : ne dis pas que c'est mal, dis qu'il boit beaucoup de vin. Car avant d'avoir reconnu comment il en juge, d'où peux-tu savoir si c'est mal ?

Quand Dieu ne te procure plus ce qui t'est nécessaire, il t'ouvre la porte et te donne le signal de la retraite.

© Eyrolles Pratique

Marc-Aurèle 121-180

L'empereur-philosophe, comme on l'a surnommé, est un fervent admirateur de l'hellénisme. *Ses Pensées pour soi-même* (ou *à soi-même*) qu'il rédige pendant ses nuits de veille, au milieu de ses soldats, dans la région du Danube où il fait campagne, il les écrit en grec.

Devenu empereur à quarante ans, il régna dix-neuf ans et eut à affronter tant une usurpation de son pouvoir que les pressions du péril barbare, sans parler des deuils et souffrances qui sont le lot commun, fût-on empereur.

S'il peut être crédité de quelques réformes sociales qui bénéficièrent au peuple, il laissa pourtant persécuter les chrétiens[47] et ne put réformer la nature de son fils Commode, voyou cruel et débauché[48] aussi fou et paranoïaque que Caligula de sinistre mémoire.

Cela n'enlève rien à la beauté, parfois un peu esthétisante, de ses pensées, mais laisse toujours en suspens la question : peut-on régner impunément ? Peut-être était-il, au fond, trop peu stoïcien pour refuser d'être empereur et, malgré tout, assez stoïcien pour connaître le prix de l'effort, celui de la sérénité[49].

Les choses restent hors des portes de l'âme, limitées en elles-mêmes, ne sachant rien sur elles-mêmes et ne déclarant rien. Qu'est-ce donc qui sur elles déclare ? Le principe directeur.

Bref, si il y a un Dieu, tout est pour le mieux. Mais si tout marche au hasard, ne te laisse pas toi-même aller au hasard.

La faute d'un autre, il faut la laisser où elle est.

Vivre toujours parfaitement heureux. Notre âme en trouve en elle-même le pouvoir, pourvu qu'elle demeure indifférente à l'égard des choses indifférentes.

Le propre de l'homme, c'est d'aimer même ceux qui l'offensent.

Ressembler au promontoire, sur lequel sans cesse se brisent les vagues.

Rien n'arrive à personne que la nature ne l'ait fait capable de le supporter.

Prends garde de ne jamais éprouver à l'égard des misanthropes ce que les misanthropes éprouvent à l'égard des autres hommes.

Songe que tout n'est qu'opinion, et que l'opinion elle-même dépend de toi. Supprime donc ton opinion, et, comme un vaisseau qui a doublé le cap, tu trouveras mer apaisée, calme complet, golfe sans vagues.

© Eyrolles Pratique